

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 735.—SAMEDI, 4 JUIN 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



UNE MANIFESTATION PATRIOTIQUE DEVANT L'AMBASSADE DE FRANCE A MADRID

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 4 JUIN 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par R. le Fort.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Joyeux temps, par Violette.—Poésie : Choses mortes, par A. de Busières.—Nouvelle canadienne : Une prédiction, par Louis Fréchette.—Une première communion, par Madeleine.—Bibliographie.—Le ceruus gigantesque, par V. Meuryse.—Poésie : France et Canada, par J. Fleury.—Partie de plaisir, par F. Picard.—Entre amis, par A. Pelletier.—Petite poste en famille.—Larmes du cœur, par R. Roy.—Nos gravures, par F. Picard.—Petite lettre, par Muguet des Bois.—Une tasse de café.—Poésie : Voix de l'âme, par Moquita.—Sauvetage, par W. Locat.—Nos primes.—Théâtres.—Origine du thé.—Jeux et amusements.—Primes du mois de mars.—Le sport.—Notes agricoles.—Deviette.—Le jeu de dames.—Choses et autres.

GRAVURES.—La guerre hispano-américaine : Une manifestation patriotique devant l'ambassade de France à Madrid.—La bataille navale de Manille (double page).—Vue générale de la Havane.—Espagne : Vue de Salamanque, jadis très florissante, aujourd'hui déchue.—Portrait de M. Chs Héon, premier colon des Bois-Francs.—Deviette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Nous avons reçu récemment, du Ministère des Postes d'Ottawa, une circulaire sur laquelle nous croyons devoir attirer l'attention de nos confrères qui ne l'auraient pas lue—car ils l'ont tous reçue :—une circulaire, on la jette si facilement au panier.

Cette circulaire demande aux éditeurs de journaux, et même à tout le monde, vous allez le voir, de se montrer... humsins.

Vous allez dire que voilà de bien gros mots !—Je dis que c'est exact, et M. le Ministre des Postes a eu grandement raison d'écrire ou de faire écrire cette circulaire.

Les adresses des journaux, et bien souvent celles des lettres, sont faites de telle sorte qu'il faut une loupe pour les lire. Les journaux ont leurs adresses imprimées sur des bandes si microscopiques, qu'il faut parfois chercher longtemps avant de les découvrir. D'autres fois, se servant de vieilles épreuves, de vieux journaux, les expéditionnaires en font des bandes d'adresse : je

vous défie, avec la plus grande adresse, de lire une adresse ainsi faite.

Mais nous obligeons nos pauvres employés des Postes à lire ce que nous renoncions à lire nous-mêmes : et si un numéro s'égaré, quel concert de malédictions, depuis le propriétaire du journal, en passant par les rédacteurs jusqu'à l'apprenti qui colle ces adresses !

Que les journaux impriment leurs bandes sur papier plus large, en caractère plus gros et bien lisibles : les employés travaillent presque toujours dans des sous-sols où ils n'ont que la lumière artificielle. Épargnons-leur un travail fatigant, inutile, barbare. Que nos enveloppes de lettres soient bien lisiblement écrites aussi : voici la raison pour laquelle la circulaire s'adresse à tout le monde.

Quand on veut s'amuser, on n'a qu'à lire les annonces des journaux ; je vous en ai déjà rapporté quelques-unes, permettez-moi de vous offrir ce chef-d'œuvre, que je cueille dans un grand, plus grand, très grand journal, où naturellement on se soucie de la littérature comme une carpe se soucie d'une pomme ! Et cela, sous le fallacieux prétexte que nos bons habitants... des villes et des campagnes, ne savent pas apprécier la littérature !

Ici, je m'insurge contre cette idée sans fondement ; si les rédacteurs de certains journaux s'étaient donné la peine de vivre à la campagne, de la vie de l'habitant, travaillant avec l'habitant, ils sauraient que l'homme des champs, en face des belles œuvres de la création, acquiert un goût, une finesse de pensée qui lui font saisir immédiatement, comme une vraie musique, tout langage littéraire, toute page bien écrite. On réagira, vous le verrez, contre ces heureusement peu nombreux journalistes s'ingéniant à faire croire que l'ignorance, dans nos campagnes, est reine et maîtresse partout.

Cela dit, voici l'annonce en question ; je ne citerai pas les noms, puisque je ne suis pas chargé de faire la réclame pour ces produits :

« Parmi ceux qui parlent avec reconnaissance (d'un remède), se trouve M. X. de Y. Il dit : « L'année dernière j'avais du mal à la hanche, qui descendit bientôt jusqu'au genou, et s'y fixa... »

Saperlipopette ! voilà une hanche et un genou qui ne devaient pas être à l'aise du tout, ou je n'y entends plus rien !

On trouve que c'est toujours assez bon pour le peuple ! Moi, bien franchement, et malgré toute l'horreur qu'inspire cette formule du *moi*, je préfère encore la vieille chanson :

Entrez dans mon établis'sment,
C'est le plus beau de tout'la foire !

Ce qui m'émeut aussi, c'est l'annonce finale, après le dernier coup de grosse caisse, quand le pitre jette ces mots :

« Entrez, mesdames et messieurs ; les chiens et les soldats ne paient-te point ! Et s'ils ne sont pas contents, on leur-z'y rend leur argent en sortant ! »

Cela vaut mieux que l'annonce reproduite ci-dessus.

La Saint-Jean-Baptiste, cette année, sera exceptionnellement belle à Montréal. Nous sommes certains qu'il y aura foule de tous les environs. Rarement, croyons-nous, on aura vu quelque chose d'aussi grandiose.

Toute la ville y sera ; une grand'messe pontificale sera célébrée sur la montagne par S.G. Mgr Bruchési. L'autel sera placé de telle sorte qu'on le verra de fort loin, à peu près de tous les points de Montréal. Les sociétés y assisteront comme corps constitués ; un bataillon y prendra part, un grand lunch sera servi dans les champs.

Nous reviendrons sur ce sujet.

Nous espérons que tout le peuple, tout Montréal, aura à cœur de prendre part à cette fête du Canada.

Les élections, en France, ont été très rassurantes

pour les principes d'ordre et de religion, pour la bonne conduite des affaires. La « Croix » de Paris s'en félicite—et elle a bien raison : la plus grande partie du succès lui est due—. La France, en ce moment, a pour ministre des Affaires Étrangères un homme jeune encore, politique consommé, savant, animé de bonnes intentions : M. Hanoteaux. Nous n'ajouterons qu'un mot : tous ceux qui se sont présentés contre des créatures des Juifs l'ont emporté ; d'autre part, M. Joseph Reinach, ancien ministre, défenseur actif de Dreyfus, restait sur le carreau.

La Juiverie est en train de se perdre, en France

En Italie, ce beau pays du soleil et... des voleurs : voleurs de trônes, voleurs de grands chemins, ça ne va pas du tout ! pantoute !

A force de voler, le gouvernement se fait voler, et vous allez le voir voler les quatre fers en l'air ! C'est le bonheur qu'on lui souhaite.

Les habitants de la campagne, écrasés d'impôts, sans ressources, mourant de faim, se sont soulevés. D'un bout à l'autre du fameux royaume *intangibile*—mais bien loin d'être *infrangible* (mot que je ne trouve pas dans l'inénarrable petit Larousse)—tout est à feu et à sang. A Milan, où se trouvent les plus vieux des vieux, puisqu'ils ont toujours... Milan, dans la seule journée du 8 mai dernier, et après quelques salves de canon à travers le peuple, il y eut plus de trois cents tués. Les journaux le *Secolo* et l'*Italia del Popolo* ont été, celui-ci supprimé, celui-là saisi. Les Postes et les Télégraphes étaient arrêtés, les écoles, les banques, les tribunaux fermés. La ville est restée dans l'obscurité par suite des dégâts commis à l'usine d'électricité. A la Porta Ticinese, un orfèvre voyant la foule envahir son magasin, tua deux jeunes gens à coups de revolver : la foule exaspérée, tua les trois fils de l'orfèvre et brûla la maison ; le père put s'échapper (ceci est un comble d'amour paternel !...)

Et dire que voilà ce qui attend ce malheureux peuple qui s'est donné à tous les diables en la personne du roi d'Italie—quand il était si heureux sous le gouvernement paternel des Papes !—Enfin,

Tu l'as voulu, Perrin Dandin !

Voici venir les examens, dans les collèges, universités, pensionnats.

Vous dirai-je que j'ai connu, dans le temps—oh ! il y a longtemps !—des faits, au sujet des examens... comment appellerais-je cela ?... des passe-droits, des injustices même. Je ne veux pas croire que cela se rencontre encore : c'est absolument trop détestable, cela dénote, chez l'éducateur, un tel manque de religion, une telle bassesse, que certes, ce n'est pas à Montréal ni au Canada que cela existe.

Trouvez-vous rien de plus mal que de refuser le prix d'honneur à un enfant ayant le nombre de points voulus, s'étant toujours très bien conduit, ayant toujours été le premier ou la première de sa classe ?

—Mais le prix, me direz-vous, ne sera donc pas donné ?

Avec vous, je le souhaiterais, plutôt que de dire ce qui s'est produit parfois. Le prix sera donné, mais à un autre élève n'ayant pas le nombre de points exigé pour le mériter, mais dont les parents... je rougis d'écrire cette chose !... dont les parents... *sont riches*, tandis que l'enfant méritant est pauvre !...

Eh ! qu'importe la richesse ? Quel est donc le mobile qui pousse des éducateurs à fouler aux pieds les notions les plus vulgaires de la justice devant le veau d'or, ce veau d'or trop souvent, hélas ! possédé par... des veaux ?

N'avez-vous jamais remarqué la morque insolente et bravache de ces gens parvenus, n'ayant pas assez de cœur pour se rappeler leur temps d'infortune ? Ne les voyez-vous pas, accablant tout ce qui les entoure, de leur assommante nullité devant laquelle ils voudraient voir tout le monde à plat ventre, parce qu'ils sont riches ?

Riches !... N'avoir qu'une pièce d'or dans la poitrine au lieu de cœur, c'est chose à donner des nausées.

Et l'enfant qui aura pu se rendre compte de l'injustice commise à son égard — car ils le voient, quand on est injuste ! — ne sera-t-il pas en droit de dire, plus tard :

— Je croyais à la justice, chez ceux du moins chez qui elle doit être si elle n'était plus nulle part... là-même, je ne l'ai pas rencontrée ! Comment voulez-vous que je ne sois pas sceptique, pervers, incrédule ?

Je le répète : je ne veux pas croire à une injustice semblable : les éducateurs, à la ville surtout, ont trop haute conscience de leurs devoirs pour donner dans un tel crime — car c'est un crime : crime moral, crime social !

Oh ! j'aime le bon riche : mais je hais, je méprise le mauvais, et sans le moindre orgueil, je me considère à cent pieds au-dessus de lui ; je ne lui sacrifierais pas un poil de ma barbe pour tout son or puant, teint du sang des malheureux qu'il a faits — ou qu'il n'a pas secourus ; c'est la même chose. —

Rodolphe Le Fort

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 11 mai 1898.

Hier soir, au théâtre de la Renaissance, pendant les entr'actes de *Lysiane*, j'écoutais les mots d'admiration arrachés à un auditoire select par la grande Sarah.

— Comme elle sait chanter l'amour ! disait l'un.

— Dans les vibrations de sa voix d'or, ajoutait l'autre, on sent qu'elle vit ses rôles !

Et, de partout, on entendait courir de sincères applaudissements au milieu desquels : " Sarah Bernhard est bien la plus grande artiste de Paris. " " Elle est sublime ! " " Quelle charmeresse puissante ! "

Et les jolies petites " madames " se disaient, à qui mieux mieux, avec des expressions sentimentales au possible, toutes les belles émotions que la fée Sarah leur faisait ressentir.

Ces potins étaient aimables à entendre. C'étaient des échos charmants de la plus délicieuse musique parisienne — celle de jolis gosiers murmurant l'appréciation de Tout-Paris.

Gentiment, de mignonnes petites mains battaient quand Sarah, rayonnante, revenait sur la scène saluer tout son monde fasciné et ébloui par sa grâce et par son talent.

Lysiane, de Romain Coolu, est une pièce agréable rendue très belle et poignante par l'incomparable artiste qui en supporte tout le poids comme elle seule peut le faire.

* *

Paris, qui aime les choses gaies, n'a pas accordé le succès à *La Martyre* de Jean Richepin.

Il est malheureux que cette pièce croule à la Comédie-Française.

Jean Richepin a mis en scène les commencements de l'église chrétienne. Deux diacres : Johannès et Aruns prêchent la religion de Jésus-Christ à des miséreux, et à des bandits ; et, ces rejetons de la société deviennent honnêtes gens.

Johannès est tenté par l'amour, il est tout prêt de succomber quand Aruns lui rappelle la promesse qu'ils ont faite au Christ de prêcher l'humanité sainte au monde païen et de mourir pour la sublime religion nouvelle, en arrosant de leur sang l'arbre planté par Jésus et dont les rameaux doivent, un jour, couvrir la terre d'une ombre bienfaisante et douce.

Et Johannès s'offre au martyr, et en mourant, il baptise, avec son sang, la très belle et très grande patricienne Flamméda, reconnaissant la divinité du Christ qui a vaincu Eros, Cypris ou Vénus.

Si peu long qu'ait été le succès de *La Martyre*, Jean Richepin a pu, quand même, — chose admirable ! — arracher des applaudissements à un public incrédule pour une religion si constante qu'elle sait mettre de pl'esoir dans les cœurs les plus désespérés.

Voici le sommaire du [numéro de mai de notre jolie *Revue des Deux Frances* :

L'âme antique (gravure hors texte), par Marc Le-grand ; L'influence de la presse, par E.-M. de Votrié ; Les Acadiens et la France, par E. Richard ; Bravo, les Américains, par A. Steens ; L'influence de M. Paul Bourget, par J. Bainville ; Pour les enfants, par G. Boyer ; Chronique américaine, par A. Bourbonnière ; Jean le millionnaire, par R. Brunet ; L'aveu, par J. Sévère ; Rose de Noël, par Mme Hudry-Ménos ; Kéléda, par H. de Châtillon ; Les premiers Canadiens des Etats-Unis, par Un Canadien-Américain ; Le siège de Paris, par A. Daudet ; Canada, par M. Mérys ; Le chant du cygne, par G. Ohnet ; Critique musicale, par G. de Dubor ; Les théâtres, par Fantasio.

Ce numéro contient de très belles gravures, signées Raoul Barré et Paul Renaudot.

Le supplément de la revue contenant des gravures ou des patrons de la dernière mode de Paris, doit être vivement apprécié par nos élégantes Canadiennes.

La *Revue des Deux Frances* a toujours ses bureaux à Québec : 29, rue Saint-Jean, et à Montréal : 30, rue Saint-Jacques.

Les Révérends Pères Didon et Monsabré ont promis leur collaboration à la revue.

Enfin, les hautes sympathies qu'elle rencontre chez les personnalités les plus distinguées lui donne l'espoir d'avoir au Canada le même succès qu'elle a à Paris.

* *

12 mai 1898.

La guerre hispano-américaine continue de passionner les esprits.

Si le sujet n'était pas triste, nous pourrions rire bien souvent en lisant les fantaisistes récits que fabriquent, avec une extraordinaire désinvolture, certains journaux parisiens qui veulent lancer des *nouvelles à sensation* !

Les uns sont en faveur des Etats-Unis, les autres — le plus grand nombre — affirment leurs sympathies à l'Espagne.

Un Français, à qui je reprochais sa trop grande sympathie pour l'Espagne et son parti pris contre les Etats-Unis, me répondit ceci :

— Il ne faut point s'étonner de notre peu de sympathie pour les Etats-Unis qui, en 1870, félicitaient l'Allemagne de nous avoir écrasés, quand le souvenir de ce que nous avons fait pour eux, pour leur indépendance, eût dû les faire demeurer silencieux, tout au moins...

Avait-il raison, avait-il tort ?

* *

Les élections générales, qui viennent d'avoir lieu, ont laissé bien des blessés sur le champ de bataille.

Parmi ces victimes, il y a Jean Jaurès, le grand chef des socialistes.

C'est une perte pour le Parlement français, dont il était l'un des meilleurs et des plus beaux orateurs.

Jaurès, alors même qu'il voulait faire accepter les idées les plus discutables, trouvait des accents charmeurs et d'une haute éloquence.

Il est étonnant que lui qui subjuguait si souvent ses confrères du Palais Bourbon, n'ait pu trouver des accents assez captivants pour ses électeurs de Carmeaux.

Rodolphe Brunet

JOYEUX TEMPS

A mon amie E. R..., à l'occasion de son anniversaire.

" O temps ! suspends ton vol ; et vous heures propices !
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours ! "

Ah ! le bon temps ! le joyeux temps que celui de l'enfance, ô mon amie !

N'est-ce pas que ces heures de délicieuse insouciance, ces moments de joies intimes, de douces folies et de

plaisirs sans fin ; cette gaieté constante que rien ne peut altérer, ces bonheurs infinis qui ravissent nos petits cœurs ; oh ! dis, n'est-ce pas qu'on ne saurait goûter entièrement tout cela que dans l'enfance ?

C'est que, vois-tu, " rien n'est si beau que l'aurore d'un beau jour " : et la fleur qui s'ouvre aux premiers baisers du soleil, ignore que le soir la verra se flétrir. De même l'âme qui s'ouvre à la vie se repose sur ses naïves croyances, sans songer au destin que lui réserve l'avenir : voilà pourquoi l'on regrette et l'on envie ces beaux jours paisibles de l'enfance, époque enchantée, que pleure tout poète en pressant son luth aimé ! Chaque âge pourtant fournit ses délices, me dira-t-on. Oh ! oui, sans doute, mais les impressions en sont si différentes, les soucis, les déboires viennent si souvent s'associer au sein des plaisirs de ce monde. S'ils semblent pour quelques-uns durer indéfiniment, pour d'autres, hélas ! ils se dissipent impitoyablement avant l'heure...

Mais pourquoi s'attarder à déplorer l'injustice du sort quand tout s'apprête à saluer le réjouissant réveil de la nature ? Chantons plutôt, amie, en dépit des bouffées belliqueuses qui se mêlent en ce moment à la brise attiédie, si délicieusement parfumée de notre beau pays — chantons à l'unisson et toujours davantage le retour du printemps ! Je laisse aux rêveurs inspirés que j'admire — amants fidèles de la saison des fleurs — la tâche idéale d'en décrire les innombrables beautés

Pour moi, j'avouerai que je sens tout au fond de moi-même, à l'approche de cette incomparable saison, un besoin plus pressant de prier et de remercier Dieu, puisque c'est, me dit-on, par un de ces beaux soirs du mois de Marie, quand les lilas en pleine floraison emplissent l'air de leurs suaves senteurs, qu'on salua mon entrée dans la vie. Heureuse coïncidence ! c'est aussi dans ce beau mois que naquit celle qui fut mon amie d'enfance et qui est aujourd'hui mon amie de cœur !

Oui, toi, chère âme, dont la douce et constante amitié ne manque jamais d'entraver ma marche, quand parfois je m'égarais sur le chemin monotone du scepticisme. Ensemble, nous avons parcouru les mêmes sentiers, partageant sans cesse joies et douleurs, traversant, toujours unies, les jours sombres ou ensoleillés de notre courte existence. A nous, maintenant, chère amie, de saluer à notre tour ce quinzième anniversaire de la naissance de notre journal bien-aimé ! Celui-là même qui fut l'un des purs rayons de gaieté de notre heureuse enfance.

Il nous est d'autant plus cher que, avouons-le, de nombreux et bien doux souvenirs se rattachent à ses pages captivantes, et dis-moi, chérie, chaque bruissement de ses feuilles que nos doigts effleurent ne ressemble-t-il pas à une caresse prodiguée pour l'accueil bien mérité du reste, que nous lui faisons ? c'est donc notre journal de prédilection : par conséquent je suis sûre, amie, que, à l'instar de tant d'autres, tu penses comme moi que collaboratrices, directeurs et collaborateurs anciens et nouveaux n'ont pas le droit de se croire oubliés quand nous gardons également de tous un même bon souvenir. Ah ! le délicieux courant d'amitié ! Que ne peut-il en être toujours ainsi !... Mais quoi qu'il arrive, (n'en déplaise à personne) la palme en reviendra toujours à mon amie d'enfance. A toi, précieux trésor, avec mes vœux de bonne fête, ma plus vive affection. Ah ! sois heureuse, et que ton cœur vierge de soucis ignore les douloureuses déceptions et les cruels revers d'ici-bas, que la réalité ne soit enfin pour toi qu'un long rêve de bonheur. Puisse-tu garder indéfiniment la suprême devise : " J'espère ! J'aime ! J'adore ! "

E. R...

Nos forces ne croîtront pas seulement dans le développement des manufactures, mais dans le développement de l'agriculture. Soyons un grand peuple d'abord ; le pays ne nous manque pas, nous avons l'espace et tout ce qu'il nous faut pour devenir robustes, si nous savons diriger nos efforts vers le vrai but. — L'ABBÉ G. DUGAS.

CHOSSES MORTES

*Ta lèvre me semblait une grenade ouverte,
Rouge, sous les blondeurs du soleil printanier ;
Et ta prunelle était comme la rague verte
Qui flambe sous la rame aux chants du nautonnier...*

*Tes cheveux me semblaient des brises sur les mousses,
Bonds comme un clair de lune et fous comme un baiser ;
La grâce à flots divins tombait de tes mains douces,
Telle une fleur légère, en mon cœur embrasé...*

*Le merle en te voyant chantait des trilles blanches,
Lorsque seule, à l'aurore et montant le sentier
Tu cueillais longuement pour mettre sur tes hanches
La rose couleur d'aube ou le pâle églantier...*

*Ah ! c'est que tout est pur au matin de la vie !
La beauté de la chair est la beauté des jours :
Et l'âme à l'espérance a sa force asservie
Tant que sa liberté n'a pas fui pour toujours...*

*Car vous étiez ainsi, vous, ô ma chère blonde :
Une vierge au front doux que fuyaient les douleurs,
Mais vous avez perdu sur les chemins du monde,
L'autrefois ; et l'amour a fait couler vos pleurs...*

*Eh bien, pleurez ! puisque c'est l'ordre ici ; pleurez !
Vous dont les jours n'ont plus de soleils ni de roses,
Jusqu'à ce que la mort, dans ses bras ulcérés
Plonge votre néant dans le néant des choses...*

*Pleure, ô mon pauvre amour ! Tu pleures le plaisir
De ne plus voir d'avril fleurir sur ta fenêtre,
Pour moi qui pleure aussi de n'avoir pu saisir
Un frisson d'idéal entrevu dans mon être...*

Arthur de Bussière
de L'École Littéraire.

UNE PRÉDICTION

Au cours de l'hiver de 1871, une rumeur singulière se répandit dans Chicago, où j'habitais alors.

Le palais de Justice était hanté.

Un revenant y faisait des siennes.

Si bien que ni concierge, ni gardiens ne voulaient plus passer la nuit là.

Aussitôt que le dernier coup de minuit avait sonné au beffroi — c'est le moment de rigueur comme on sait — dans presque toutes les pièces du vaste édifice s'élevaient des bruits étranges, des cris lugubres, des plaintes à glacer le sang dans les veines.

On affirmait qu'un grand fantôme blanc se promenait en même temps dans les corridors sombres, traînant de longues chaînes, et faisant entendre d'inénarrables lamentations.

On allait même jusqu'à mentionner le nom d'un individu mort en prison, quelques années auparavant, dans des circonstances tragiques...

Bref, toute la ville était en émoi.

Chaque jour, les journalistes, les officiels, et une foule d'autres curieux en quête d'émotions, assiégeaient les bureaux du shérif, tous voulant se rendre compte de ces faits graves, en les appréciant *de visu*.

Le travail d'investigation fut parfaitement organisé.

Les chronomètres bien réglés les uns sur les autres, on se partageait par groupes, et l'on se dispersait dans presque tous les coins de l'édifice.

Ce n'était pas l'espace qui manquait, les quatre ailes de l'immense construction s'ouvrant sur quatre rues différentes.

Aussitôt que le bruit commençait, des sténographes notaient tout avec soin, indiquant l'heure à la seconde.

Quand on se retrouvait ensemble, on constatait avec stupéfaction que les manifestations avaient été exactement les mêmes, et s'étaient toutes produites au même instant précis.

C'étaient des *hou hou* prolongés, des hurlements, des appels désespérés où l'on distinguait vaguement les mots de *Dieu*, de *secours*, de *meurtre*, etc.

Cela venait quelquefois du plafond ; quelquefois cela semblait résonner dans les cloisons ; dans certaines chambres, on aurait dit que cela sortait de partout.

Les hommes les plus sérieux ne savaient que penser. Plusieurs d'entre eux entraient, bien décidés à découvrir les mystificateurs, et sortaient confondus, la pâleur sur la figure.

Tous les matins, les journaux nous arrivaient avec des pages entières, relatant, dans les plus grands détails, tout ce qui s'était passé durant la nuit au palais de justice.

Cela dura trois semaines.

Dans tous les Etats de l'Union, on ne parlait plus que du *Chicago Court House ghost*.

Les spirites, on le conçoit, ne manquèrent pas une si belle occasion de montrer leur savoir faire, et le public, de son côté, était ravi de mettre leur science à l'épreuve.

Un soir, il y avait foule, et, à titre de journaliste, j'étais du nombre.

Une vieille médium nommée Allan avait offert ses services ; et la voilà, les yeux fermés, la bouche ouverte, toute tremblante, en communication avec le spectre.

Après une de ses trances, qui duraient près d'une demi-heure chacune, et pendant lesquelles on l'entendait marmotter mille choses plus ou moins incompréhensibles, la vieille sybille se lève droite et pâle, étend solennellement la main devant elle, et s'écrie :

— L'esprit me charge de vous dire ceci : avant douze mois écoulés, la ville de Chicago périra dans un cataclysme épouvantable.

Le lendemain plus de revenant.

Et le 6 octobre de la même année, Chicago était rasée par un incendie inouï dans l'histoire des grandes catastrophes.

Trente mille maisons étaient détruites, et trois cents mille individus étaient jetés sans abri et sans pain sur la prairie déserte...

Maintenant écoutez bien ceci :

Il y avait à cette époque, à Chicago, un personnage qui s'était donné le surnom de *Andy Handy*.

C'était un escroc renommé pour ses exploits, et surtout pour ses nombreuses évasions.

Sous ce dernier rapport, il était à Chicago plus que Jack Sheppard n'était à Londres, Napoléon Vieu à Montréal, et Bis Belleau à Québec.

Durant plus d'un an, ce hardi voleur s'était moqué de tous les détectives, de tous les sergents de ville et de tous les verrous de l'Etat de l'Illinois.

Il était insaisissable.

Il se faisait quelquefois arrêter, disait-on, pour mieux dépister la police.

Un matin on annonçait à son de trompe que maître Andy Handy avait les fers aux pieds et aux mains dans un cachot de la prison.

Le lendemain, le rusé filou enlevait les bijoux de quelque richard de l'avenue Michigan, écrivait une lettre aux journaux fixant la rançon des objets volés, et se présentait en personne au propriétaire pour toucher la somme, qu'on se gardait bien de lui refuser.

Je ne sais si les gazettes disaient toujours vrai — en dehors de la politique, c'est peut-être possible — mais elles racontaient de lui des coups si téméraires, des choses si renversantes ; il mêlait toujours quelque chose de si drôlatique à ses faits et gestes les plus pendables, que le gaillard avait fini par intéresser le public et à s'y créer certaines sympathies.

Enfin, le chenapan avait pris les proportions d'un personnage populaire.

Les petits *boot-blacks*, qui gagnent leur vie à cirer les bottes et à vendre des journaux, (les camelots de ce pays-là), ne trouvaient rien de mieux, pour faire mousser leur marchandise, que de crier à tue-tête et sur tous les tons :

— *Andy Handy on the rampage !*

— *Capture of Andy Handy.*

— *Full account of Andy Handy's last escape ! etc.*

Or, le palais de justice de Chicago avait pour ainsi dire grandi avec la ville.

En 1859, on l'exhaussait d'un étage, et, dix ans après, on y ajoutait deux ailes.

Ces agrandissements effectués, les tubes en plomb servant à conduire l'eau et le gaz dans les différentes parties de l'édifice s'étaient naturellement trouvés trop étroits, et l'on en avait posé d'autres sans enlever

les anciens ; ce qui fait que ceux-ci étaient restés ouverts ici et là, dans les chambres, les couloirs, entre les planchers, sous le crépi des plafonds, dans les boiseries et les colombages.

Le boyau principal passait tout naturellement au sous-sol, où — j'ai peut-être oublié de vous le dire — se trouvait la prison du district.

Au moment où se passaient les événements que je viens de vous raconter, Andy Handy y était enfermé.

Dans la journée qui suivit la terrifiante prédiction de Mme Allan, on le surprit en train de travailler à une nouvelle évasion, et on le changea de cachot.

L'ouvrier chargé de réparer les dégâts découvrit tout le mystère.

En creusant le sol, le garnement avait mis au jour le tuyau principal, l'avait percé — avec ses dents peut-être, ces tuyaux étant autrefois en plomb ; — et c'était lui qui, durant trois semaines, du fond de sa cellule, s'était amusé à jeter l'effroi dans toute la ville et à mystifier toute une population.

Chacun de ses cris, chacune de ses plaintes, chacune de ses lamentations se faisaient entendre presque instantanément dans les deux tiers au moins de l'immense édifice.

Et, coïncidence singulière, la vieille médium, qui avait tout simplement voulu nous en imposer, avait sans le savoir prédit juste.

Maintenant, je vous le demande, si cette mauvaise plaisanterie d'un misérable voleur de profession n'eût pas été découverte, ce fait ne serait-il pas cité aujourd'hui par les auteurs archi-sérieux comme un des plus concluants en faveur du spiritisme ?

Il n'y avait pourtant là qu'une supercherie de loustic, doublée d'une simple coïncidence.

Guignebert

UNE PREMIÈRE COMMUNION

A mon petit ami Ambroise Charlebois.

C'est le 24 avril, le soleil se lève avec une magnificence extraordinaire. On dirait qu'il revêt sa pourpre la plus éclatante. Tout est gai sur la terre... les aubépines qui commencent à fleurir répandent des senteurs indicibles, l'atmosphère a une douce fraîcheur et fait respirer le bien-être et la vie... les petits oiseaux voltigent de branches en branches et, agitant leurs têtes gracieuses et légères, semblent par leur chant s'unir à la joie des enfants, qui, pour la première fois ce matin, recevront leur Dieu !... Bientôt la cloche, ce télégraphe de l'Eglise, cette voix harmonieuse de la prière, fait entendre ses derniers tintements... elle annonce l'heure de la messe au Jardin de l'Enfance, l'heure où vingt-neuf enfants, le front rayonnant d'innocence et l'âme blanche comme un lis, s'approcheront du Banquet Eucharistique.

Que de saintes pensées cette pieuse cérémonie n'a-t-elle pas fait naître dans les cœurs et combien les émotions que l'on éprouve chaque année à pareil jour sont vives, fortes et goûtées !...

Une première communion, c'est un jour unique préparé par l'amour de Jésus pour l'âme innocente qui ne s'est pas encore souillée au contact d'un monde réprouvé par Dieu !

Une première communion c'est un jour de délices emprunté au ciel pour donner à l'âme qui les savoure un avant-goût de la céleste patrie ! Une première communion, c'est un jour mémorable, l'heureux convié à la Table Eucharistique n'en perd jamais le souvenir !...

La veille de cette grande fête, quand le prêtre a prononcé sur nous cette parole puissante *absolve te...* Oui, mon enfant, je vous absous tous vos péchés sont pardonnés et demain Jésus Lui-même mettra le sceau à toutes ses faveurs. Il viendra dans votre âme, Il y apportera tous ses trésors comme un prince apporte ses trésors dans la maison du pauvre qu'il choisit pour

demeure, alors si la faim vous presse, Il sera le pain qui vous rassasiera ; si vos passions se révoltent, Il sera votre protecteur, enfin, si tout le monde vous délaisse, Il sera votre ami, votre seul ami, l'ami qui seul aime toujours ! Qui peut dire ce qui se passe alors dans votre âme d'enfant ? Et voilà ce qu'est Jésus dans la Sainte Eucharistie ! Oh ! qu'il avait bien raison ce saint qui disait : " Le fruit d'une bonne communion est une paix, une joie, un bonheur que rien ne peut altérer ! "

Mais la cérémonie est commencée : l'orgue, l'unique instrument où le ciel ait mis sa voix, laisse échapper des flots d'harmonie ; un chœur d'enfants fait entendre de pieux cantiques et les parents sont-là... les larmes aux yeux mais la joie dans l'âme ! Le ministre du Seigneur, avant de nourrir ces enfants qu'il a préparés par des catéchismes assidus, prononce des paroles si touchantes, que tous les cœurs sont émus. Oui, le ciel s'est abaissé, la majesté de Dieu remplit le Temple. Le moment de la communion approche... ils s'avancent, les heureux privilégiés, ils reçoivent le pain des forts, les délices du Paradis, Dieu Lui-même !... Je vois, je sens, je comprends ; mais pour redire les merveilles de l'âme en Dieu et de Dieu en l'âme, il me faudrait la voix d'un ange, et pour les décrire la plume d'un séraphin !

Jeunes heureux du jour qui possédez maintenant votre Jésus, soyez pieux et sages ! Et toi, petit ami à qui je dédie ces lignes, prie bien pour.

MADELEINE.

BIBLIOGRAPHIE

Conférences de M. Domic à Montréal.—Publiées par la librairie Beauchemin et Fils, rue Saint-Paul, Montréal. Prix : 50 cents.

Nous devons nous estimer heureux de la pensée des éditeurs de cette intéressante brochure : *Les conférences de M. R. Domic*, célèbre critique français, menaçaient d'être perdues pour le public—quelques rares privilégiés ayant seuls pu entendre M. Domic. Les grands organes de publicité de nos pays n'avaient pas le temps de s'occuper des intérêts bien entendus du peuple, parce que... eh ! mon Dieu, parce que l'intérêt prime les intérêts, voilà tout.

Grâce à MM. Beauchemin et Fils, nous pouvons passer d'agréables instants. Sans adopter tout ce qu'a émis le conférencier (ainsi que l'a si bien fait observer S.G. Mgr notre savant archevêque), nous pouvons profiter de toutes les bonnes choses qu'il a dites.

Sus au Sénat, par Godfroy Langlois, journaliste, Montréal.

C'est un de nos estimables confrères qui est en cause ici : ne va-t-on pas nous taxer de partialité ? On sait que nous avons l'habitude de dire notre pensée sans crainte—mais aussi sans aigreur.

Nous pensons que les Chambres, et par là nous entendons la Chambre Haute, ou Sénat, ou tout nom dont on voudra l'affubler, aussi bien que le Parlement, doivent en notre époque être l'expression des sentiments, des aspirations du peuple. Et nous regardons comme le vrai type de ces Assemblées et des moyens de les composer, celles de France ; le système de Belgique est aussi à citer.

Voilà, sans nous occuper de politique, notre avis sur la question brûlante du jour. Quant à notre estimable confrère, nous le félicitons vivement de la tournure élégante de sa phrase en un sujet aussi aride, comme nous le félicitons d'avoir fait connaître au peuple comment on peut former de bonnes Chambres.—F. P.

LE CEREUS GIGANTEUS

Les plantes grasses, très variées d'aspect, qu'on a pu voir, pendant l'Exposition de Paris, végéter tant bien que mal,—plutôt mal que bien,—autour du palais du Mexique, ont pu nous familiariser avec la bizarrerie des sujets que produit la nature, dans le genre des cactus ou des alcés, mais non avec les proportions qu'ils atteignent sous le ciel de leur pays.

Et nous n'avons pu avoir là qu'une idée du cierge géant, qu'on appelle ainsi naturellement parce qu'il a la physionomie d'un cierge et qu'il atteint jusqu'à soixante-deux pieds de hauteur.

Cette plante, qui ressemble au serpent de nos jardins, dont la fleur a l'odeur de la rose,—autant qu'une quille peut ressembler à la colonne Vendôme,—est originaire, dit-on, du sud de la Californie, mais c'est sur les hauts plateaux mexicains et particulièrement dans les contrées arides du Colorado et de l'Arizona, qu'elle acquiert son plus grand accroissement.

Les indigènes, auxquels il rend de grands services, car c'est pour eux un arbre fruitier très productif et très intelligent, l'appellent, selon les localités, *sucuro*, ou *sahuuro*, ou *petahayu*, noms difficiles à prononcer pour nous, mais, en somme, pas beaucoup plus barbares que celui de *Cereus Giganteus*, que la science a choisi pour le cataloguer, accompagné de plusieurs autres, qui désignent la famille, *Cactaceæ*, le genre, *Cereus*, et le sous-genre, *Lepidocereus*.

Pendant ses jeunes années, le cierge conserve la forme globuleuse et croît à l'abri de quelque arbrisseau, particulièrement d'une sorte d'acacia, que l'histoire naturelle daigne appeler *Cercidium floridamen* ; quand il est adulte il atteint trois à quatre mètres ; du moins ne fleurit-il qu'à cette époque, et déjà sa tige, qui pousse très droit, est sillonnée de côtes comme un cierge pascal.

Il continue à grandir, quelquefois d'un seul jet, comme un mât de cocagne, quelquefois en formant des branches qui poussent comme celles d'un candélabre, et qui n'en produisent jamais d'autres ; mais ses

mœurs ne changent plus, il donne des fleurs qui couronnent la tige et les branches, et après les fleurs, les fruits.

La fleur, qui est latérale et sans odeur, se compose



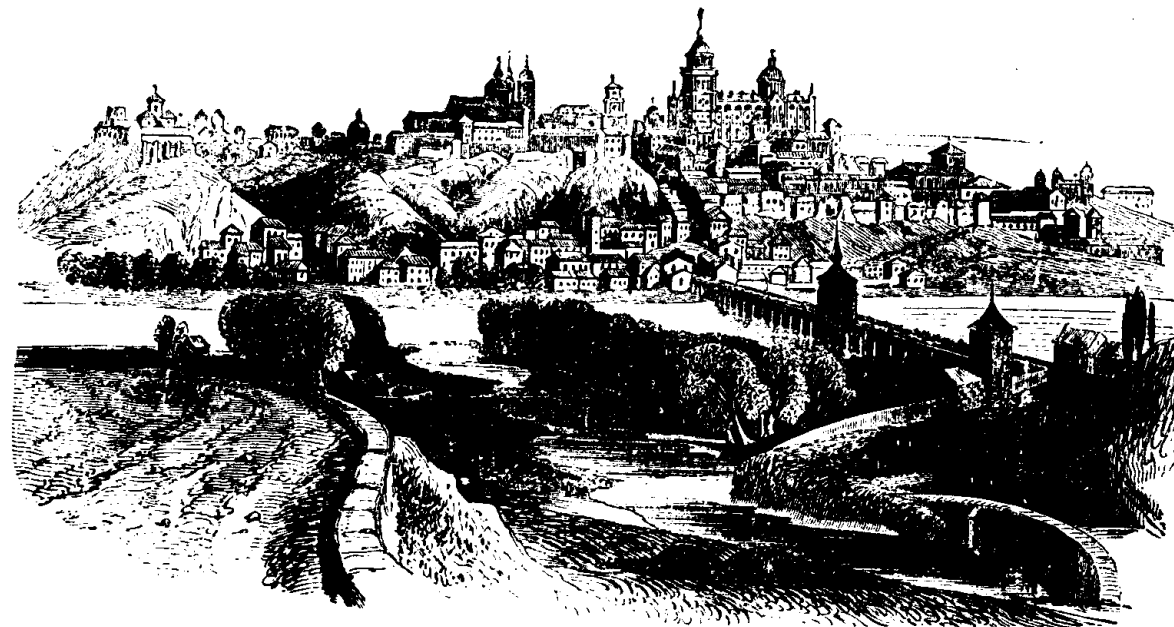
LE CIERGE GÉANT

d'une trentaine de pétales de cinq à six centimètres de longueur, blancs au départ et pourpre clair à leur extrémité, pointus et légèrement dentelés.

Les fruits, serrés les uns contre les autres, ressemblent assez à ceux du poirier sauvage ; ils sont verts, sauf à la partie supérieure qui est rouge, mais c'est aux figues que l'on peut le mieux les assimiler pour leur chair qui, d'ailleurs, est loin d'être aussi succulente.

Ils mûrissent vers la fin de juillet et le commencement d'août, et la nature, qui ne fait rien en vain, leur a imposé la complaisance de tomber d'eux-mêmes à terre, car il ne serait pas toujours facile d'aller les chercher où ils se trouvent.

Le progrès aidant, ils tomberont peut-être un jour directement dans la bouche des indigènes, mais la nature, pourtant si prévoyante, n'a pas encore pensé à cela. VITAL MEURYSSÉ.



ESPAGNE.—VUE DE SALAMANQUE, JADIS TRÈS FLORISSANTE, AUJOURD'HUI DÉCHUE

Donner un bon livre : c'est quelquefois faire parvenir à une âme qui allait périr le remède de la vie éternelle ; ôter un mauvais livre, une pierre de scandale, c'est peut-être empêcher une âme éternelle de tomber dans l'abîme. Voulez-vous rendre de grands services à la religion, acquérir une grande récompense, et tout cela par un moyen fort simple ? Lisez et faites lire les bons livres, brûlez les mauvais et les médiocres.

L'Apostolat de la Presse.

FRANCE ET CANADA

SONNET ACROSTICHE

FRANçais, peuple vaillant, les fastes de l'histoire
 élèvent les hauts faits de tes nobles enfants.
 Au premier rang, partout ils marchent triomphants,
 et poursuivant qu'un but, l'honneur de la victoire,

CÉLèbres, étant les vils profits, mais retenant la gloire.
 Et l'ours du Canada, et les fiers éléphants,
 exaltent, même encor, tes exploits des vieux temps,
 tous les cœurs sont à toi ; le reste est illusoire.

CANada, nos aïeux accourant sur tes bords,
 apportaient, pour leurs fils, deux précieux trésors :
 et renions jamais la langue de nos pères.

ADAM leur divine foi, donnons toujours nos cœurs ;
 emeuurons-y constants, et nos œuvres prospères
 aux siècles à venir rediront nos grandeurs.

PARTIE DE PLAISIR

Suite

En arrivant à Labelle, tout le monde descend, pour toutes sortes de raisons : la première—je crois l'avoir dite dans les pages précédentes,—c'est que le train ne va pas plus loin.

Les autres, je ne me les rappelle pas.

A peine étions-nous lâchés, mis en liberté, je me tourne vers notre grand ami, M. Trempe, et lui demande, sans arrière-pensée :

—Où allons-nous, monsieur ?

—Je n'en sais rien, me répond-il bien placidement.

—Moi aussi, je sais bien que je n'en sais rien. Mais en quoi cela nous avance-t-il, dites, cher ami ?

—Nous allons d'abord chercher à dîner.

—A la bonne heure : je vous reconnais là. Vouloir s'occuper—ne fut-ce que comme scribe—de colonisation, et ne pas... pacager, cela m'eût paru un non-sens.

A propos de pacager—si je fais des digressions à perte d'haleine, ô lecteurs ! c'est que j'ai à vous faire voyager cinq heures et demie, et que je ne suis guère au bout de mes peines... ni vous non plus !—à propos de pacager, un jour, je suis invité à dîner chez l'un de nos distingués magistrats de Montréal.

Je vous voir rire, et dire que... je ne pacage déjà pas trop mal. Mais vous n'y êtes pas ! Tenez—ceci, je l'adresse aux petits enfants,—mes petits chéris, vous mériteriez que je ne vous disasse... non : contisse... quels singuliers verbes !... que je ne continuasse pas. (Quelle filasse !...)

Voyons, mes petits amours, si vous me distrayez ainsi tout le long du chemin, c'est bien sûr que nous n'arriverons jamais à *Maout' faouâ Jeunctcheunne*—je vous donne une livre de cerises quand... vous serez capucins, si vous comprenez que cela veut dire : Montfort-Jonction. Quelle horreur !

Pendant le dîner—vous voyez que je ne perds pas le fil de... *Marianne* !—l'hon. juge, ayant offert quelque chose à l'un de ses jeunes enfants, en reçut un : "Je vous remercie, papa," fort bien dit. Le magistrat se tournant tout d'un coup vers l'enfant : T'ai-je bien entendu ? On voit que tu as pacagé avec M. Picard : tu es devenu bien poli.

Pensez si nous avons ri, de cette idée de pacager ! —Pour les petits qui m'écoutent, je dois leur avouer que c'était bien réel : les enfants de l'hon. juge venaient, chaque année durant les vacances, passer deux, trois ou quatre semaines avec moi. Mais aussi, ce que nous nous aimons !...

Nous voilà donc à Labelle, bien décidés à prendre la pâture que, dit le poète, le Bon Dieu ne refuse qu'à la Littérature :

Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture
 Et sa bonté s'arrête à la Littérature.

Comme c'est écrit, et que c'est un grand poète qui l'a écrit, il faut que ce soit vrai : sans courir à la citrouille

Si j'en veux chercher la preuve,
 Par moi-même je la trouve.

Mais où aller pêcher cette pâture ?

Nous avions, à nos côtés, M. J.-A. Dumas, un jeune artiste photographe de Montréal, venu pour transporter, au moyen de sa lunette d'... accroche, les montagnes de Labelle à Montréal, et décider par là les sept-huitièmes de la population de notre ville de reporter ces montagnes à leur place, et d'y établir une jolie colonie.

Je crois bien avoir oublié, jusqu'ici, de vous dire que c'était une excursion... colonnade... si c'est permis, de ne pas trouver d'autres mots pour dire : en faveur de la colonisation.

Je vous fais grâce (merci, mon Dieu !) d'une foule de détails absolument nécessaires pour vous prouver que, par les soins de notre bon compagnon de voyage, M. J.-A. Dumas, nous pûmes faire un dîner excellent, chez de très braves gens que l'aimable docteur Brisson appelait : "Ma Tante". Comme il n'y avait que des dames, et que je n'ai pas pris garde de... mesurer leurs âges, je suppose que "Ma Tante" s'applique à toutes. Je pense qu'il y en avait une vingtaine, quoique notre grand ami veuille me faire croire que c'étaient les deux mêmes que je voyais sortir dix fois de suite de leur cuisine : il me semble que je les aurais bien vues, dans ce cas, rentrer aussi ?—Aimables lectrices, permettez-moi de demander votre opinion sur ce sujet plein de duplicité... pourtant ces dames n'avaient pas cette horrible qualité, ça je le jure !... Que je suis donc perplexé ! Enfin, je partage d'avance votre opinion, et, par pur désintéressement, je vous en laisse tous les morceaux. Avouez que c'est de la grandeur... d'âne (ceci, reconnaissez que c'est une faute d'impression... pas à mon égard...) O typographes, mes frères !

Bien avant que nous sachions seulement si nous pourrions dîner (quel supplice, quand on a été ballotté depuis 9½ heures du matin jusqu'à 3 heures après-midi sans le plus petit morceau de mouche ou de vermisseau !), notre grand ami M. Trempe a failli périr par submersion... je crois même que c'était par immersion.

De la gare de Labelle au village, il y a quelque chose qui passe sur un pont, le pont passe sur la célèbre chute aux Iroquois... encore une légende, un conte, à vous dire, à propos de cette chute : mais ce sera pour une autre fois : nous ne sommes pas ici pour nous amuser, mais pour décrire un voyage terriblement ardu.

Ce quelque chose qui passe sur le pont, ce n'est pas une ornière, ce n'est pas une fondrière, ce n'est pas non plus un route : je crois bien que c'est une poudrière.

Voilà les voitures, les *barouches*, et tout le bazar, conduits par ces petits chevaux des montagnes, ardents comme des diables, voilà tout cela qui file dans un galop vertigineux... ô surprise ! le jour se change en nuit, on ne voit plus rien même au bout de son nez, je cherche tout autour de moi où... je pourrais bien être, et c'est M. Trempe que je retrouve !...

Il soufflait, sifflait, poussait, toussait, crachait !... Je lui demande avec sollicitude ce qu'il a :

—Oh ! monsieur ! je n'arriverai jamais ! Je ne vois plus, je ne sens plus, je ne suis plus !

—M. Picard, me dit M. Dumas avec des larmes dans la voix, quand vous écrirez la relation de notre voyage, n'oubliez pas de dire que M. Trempe a failli être tué par noyade dans un peu de sable. Cela fera pleurer vos innombrables lectrices.

Hélas ! en contemplant tant de cataractes gracieuses toutes grandes ouvertes, je me prends à braire, moi aussi, jusqu'au prochain numéro...

Pourquoi supposerais-tu des intentions méchantes contre toi ? ne comprends-tu pas que cette pensée te trouble, t'inquiète et gâte ton cœur ?

ENTRE AMIS

Le jeune MONDE ILLUSTRÉ naquit, il y a quatorze ans, aux applaudissements de tous, par un de ces beaux jours de mai, alors que la nature depuis plus d'un mois se parait de ses plus beaux atours et se faisait belle pour recevoir avec pompe la Vierge, et pour célébrer avec grandeur—si la grandeur est de cette terre—celle qui voit dans le ciel Jésus lui obéir avec grâce et bonté ; qui ravit à ses pieds les saints et les anges en une sublime extase.

A la naissance de ce gentil "Bébé," je comptais déjà quelques années. Imaginez l'accueil que je lui a fait : les aînés sont si contents dans ces circonstances !

Mon jeune ami venait me voir une fois la semaine : je jubilais alors.

C'était agréable de l'entendre : il causait si bien. Il savait tout et parlait de tout avec une verve et un charme fascinateurs.

Il me captivait !

Quels doux instants il m'a fait passer en sa compagnie ! Quelle jolies historiettes il m'a dites ! Quels bons conseils il m'a donnés !

Quand l'heure venait de la séparation si cruelle pour de vrais amis, je devenais triste ; lui, comme pour se faire regretter davantage, se montrait plus gai, plus charmant, et il souriait en me laissant le cœur plein de larmes de regret.

Notre tendre amitié ne s'est jamais démentie depuis ces premiers jours.

Aujourd'hui que mon jeune ami, après un pas de géant sur l'arène du monde, a vu le succès couronner ses talents et la gloire lui sourire, je suis charmé de venir avec mes amis—qui sont aussi les siens—lui souhaiter une bonne et joyeuse fête.

Je tiens aussi à le remercier pour le bien qu'il fait chaque jour, à tous ; surtout pour ses encouragements sincères à ces jeunes filles—timides et craintives encore—qui, sans une main amie où poser la leur, sans une parole, sans un regard d'approbation, n'oseraient se hasarder en face d'un public presque toujours impitoyable ; et, par le fait, nous priveraient de productions bien gracieuses et douces au cœur bien placé.

Je le remercie, de plus, pour ses paroles d'encouragement à nous, jeunes gens, désireux de travailler selon nos forces pour la patrie ; et heureux d'avoir un tel appui pour faire nos premières armes.

Les premiers amis qui nous font du bien laissent une forte impression dans nos âmes : c'est dire que toujours elles, jeunes canadiennes altérées de tous ce qui est bien, beau et bon, et nous, jeunes fils de ce beau Canada illustré par tant de hauts faits, nous nous souviendrons longtemps, longtemps, longtemps encore de cet ami d'enfance, de ce petit roi mettant son bonheur et sa gloire à faire des heureux, de ce cher et bien aimé MONDE ILLUSTRÉ.

Bonne fête, jeune ami !

Succès ! prospérité ! gloire ! immortalité !!!

PETITE POSTE EN FAMILLE

J.-H. M., Typographe, Montréal.—Soyez sûr que j'ai été heureux de donner votre beau petit article : est-ce que les typographes et les écrivains ne sont pas frères ? Ici, au MONDE ILLUSTRÉ, nous ne faisons qu'une famille : ce doit être ainsi partout. Est-ce que Firmin Didot n'était pas, à quatorze ans, un pauvre petit apprenti typographe à quelques sous par jour ? Il est mort plusieurs fois millionnaire, et jugeait les grands auteurs durant son temps d'éditeur célèbre. Je vous souhaite—et à tous nos bons typos—le même sort.—Votre composition paraîtra.

C.-J. M.—Nous avons reçu, sans signature responsable, *Un voyage en rêve dans la cité pleurant*. Nous répétons qu'il nous faut le nom et l'adresse de no

collaborateurs : nous ne donnons, comme signature de leurs écrits, que ce qu'ils nous autorisent à donner. En second lieu : nous avons dit et répété que tout article destiné à l'impression, doit être écrit d'un côté seulement du feuillet. Nous ne nous occuperons plus, à l'avenir, des envois ne réunissant pas ces conditions.

Ed. G., Saint-Roch, Québec.—Je vous écrirai : pardonnez-moi mon retard. Mais dans tous les cas, sachez que nous publierons. Je crois toujours—sans pouvoir l'affirmer—que D. B. est pris. Soit Paul-H., soit L.

A.-J. B., Montréal.—Quelle douce fleur de mai ! que c'est frais !

LARMES DU CŒUR !

Ce que je trouve beau chez un jeune enfant, c'est d'y voir des sentiments de charité inculqués par les parents ou ceux qui ont charge de jeunes âmes.

Développez dans ces tendres cœurs la fibre généreuse envers l'indigence, et les autres belles qualités qui font l'ornement de l'âme s'acquerront et croîtront avec bonheur.

Je connais une gentille fillette, qui se pense grande fille maintenant, parce que son âge se chiffre par le quart d'un quart de siècle ! (Êtes-vous bon pour un calcul mental ?)

Sa chère maman profite de l'occasion pour lui faire comprendre que l'on doit, lorsqu'on le peut, soulager la misère d'autrui.

Or, le matin du Vendredi-Saint, la mère en déjeunant, songe tout-à-coup à l'envoyer porter quelques aliments à une pauvre famille, demeurant près de l'encoignure de la rue voisine. L'enfant connaît l'endroit, car pour semblable mission, ses petits pieds ont déjà parcouru ce chemin plus d'une fois.

Yvonne, (tiens ! je l'ai nommée,) accompagnée de sa sœur, la grosse Yolande, trotte, pressée, importante, sur l'asphalte. Son regard brille de satisfaction intérieure, car elle comprend ce qu'elle va faire. *Le comprend-elle ?... une enfant de six ans ?... attendez un peu !*

La famille indigente se compose de deux bons vieillards,—les deux époux,—et leur fille, veuve, qui va en journée. L'ouvrage ne donne pas toujours, et l'on fait maigre chair souvent, peut-être, sous l'humble toit, malgré les secours de quelques personnes bienveillantes.

Au retour des enfants, les yeux noirs de l'aînée ont une teinte de tristesse, et elle rapporte :

—Maman, il n'y avait que la vieille femme... son mari et sa petite-fille étaient à l'église... Elle est bien malade et marche avec peine, car ses pieds sont enflés !... (Elle imite d'un air compatissant la démarche douloureuse de la pauvre...) Elle était bien contente de me voir, car elle n'avait que du pain sec à la maison... rien autre chose !... et elle a bien mal à la

tête !... "C'est Saint-Antoine de Padoue," m'a-t-elle dit, "qui m'envoie à manger par votre intermédiaire... je l'ai bien prié, hier soir !... Enfants, dites à votre mère que je la remercie beaucoup, et que je vais prier pour vous autres !..."

En racontant ainsi, la petite fille était très émue, et la bonne maman, qui connaît la tendresse de ce jeune cœur, lui dit :

—Mon Yvonne chérie, lorsque cette pauvre femme te parlait, n'avais-tu pas envie de pleurer ?... tu pleurais ?...

—Je ne pleurais pas, là, (montrant ses yeux,) mais mon cœur pleurait !...

Croyez-vous qu'elle comprenait bien la signification de sa démarche charitable ?



NOS GRAVURES

LA HAVANE

La capitale de Cuba comporte environ 150,000 habitants. Un millier de navires peuvent mouiller dans sa baie magnifique. C'est une cité plus commerciale qu'industrielle, dont la manufacture de tabacs est célèbre dans le monde entier. On y fabrique des toiles écruës, des chapeaux de paille et son commerce est universel.

Vue du port, la Havane offre un coup d'œil des plus riants et des plus pittoresques. Son bassin entouré de villages et dans lequel se déploient les brillantes couleurs des pavillons des diverses nations, les flèches pyramidales d'un grand nombre de clochers qui se confondent tantôt avec la cime panachée du palmier royal, tantôt avec la mâture des vaisseaux, la couleur verdoyante des jardins, le faite rouge des maisons présentent par un beau soleil un coup d'œil ravissant.

LE COMBAT NAVAL DE MANILLE

Les vaisseaux formidables de l'amiral Dewey s'approchèrent des vaisseaux de bois espagnols.

C'était le dimanche, 1er mai, vers cinq heures du matin. Le feu fut ouvert par l'*Olympia*, navire amiral américain d'une grande puissance. Peu après, le *Baltimore*, le *Raleigh*, le *Petrel*, le *Concord* et le *Boston* entraient dans la ligne de tir : ce ne fut plus qu'une affaire de quelques minutes pour réduire à rien la *Reina Cristina* qui sombra avec son équipage, tandis que la *Castilla* flambait sans moyens d'empêcher l'incendie.

Le feu des Espagnols fut assez nourri, assez bien dirigé avec leurs vieux canons, leur défense fut assez

héroïque, pour que le commodore Dewey crût devoir féliciter l'amiral Montojo (et non Montejo).

C'est ainsi que se conduisent de vrais gentilshommes.

Notre gravure en double page fait suffisamment voir le théâtre de l'action.

Notre première gravure ne se rapporte qu'incidemment à la guerre Hispano-Américaine : elle nous montre, prise sur le vif, une manifestation populaire et patriotique devant l'ambassade de France à Madrid.

Que sortira-t-il de tout cela ?...

Dieu seul le sait !—F. P.

PETITE LETTRE

Cher MONDE ILLUSTRÉ.

Toute la nature semble en fête et partage l'allégresse dont mon cœur est pénétré à l'occasion de ton quinzième anniversaire, ô charmant et gentil MONDE ILLUSTRÉ ; aussi, je viens te présenter mes meilleurs souhaits de fête, de bonheur et de longue vie ; oui puisses-tu vivre encore bien, bien des années parmi nous, afin de continuer à nous charmer par tes feuillets toujours remplis de si douces et de si jolies choses...

Tu as su naître à cette époque de l'année où l'humble violette parfume nos prés, où la marguerite égaye de ses blanches pétales nos prairies, où la joyeuse hirondelle revient avec amour construire son petit nid, où le gai rossignol apparaît en faisant entendre ses plus doux gazouillements, où la forêt se revêt de sa belle parure d'émeraude et où le parterre s'émaille de milliers de fleurs aux couleurs les plus variées et aux parfums les plus exquis...

Puisses-tu conserver éternellement ta jeunesse printanière, afin de répandre toujours dans nos jeunes cœurs ce charme infini qui, doucement, berce nos âmes dans de si suaves rêves.

Permets, avant de terminer, de te renouveler l'expression de ma plus profonde gratitude pour les doux loisirs que tu nous procures.

Espérant en savourer encore les délices durant plusieurs lustres à venir, je te souhaite bonne et heureuse fête...

MUGUET DES BOIS.

UNE TASSE DE CAFÉ

Il y a eu bien des actes méritoires, sans compter les actes d'héroïsme, dans la fatale campagne de Russie. Jugez-en par ce trait, cité dans les mémoires de Rovigo :

"Tous les matins, dans sa berline, l'Empereur se confectionnait lui-même, à l'aide d'une lampe à l'esprit-de-vin, une tasse de café et de chocolat. Un jour que le froid semblait avoir redoublé, il en passa une

au comte de Narbonne qui se trouvait à côté de sa voiture. Au moment où celui-ci s'apprête à la porter à ses lèvres, savourant d'avance ce breuvage brûlant qui doit réchauffer son estomac transi, il aperçoit un grenadier qui faisait faction et dont les dents claquaient de froid.

—Bois, dit-il à cet homme, en lui tendant la tasse. Et comme l'autre hésite :

—Bois donc ! puisque je te le commande.

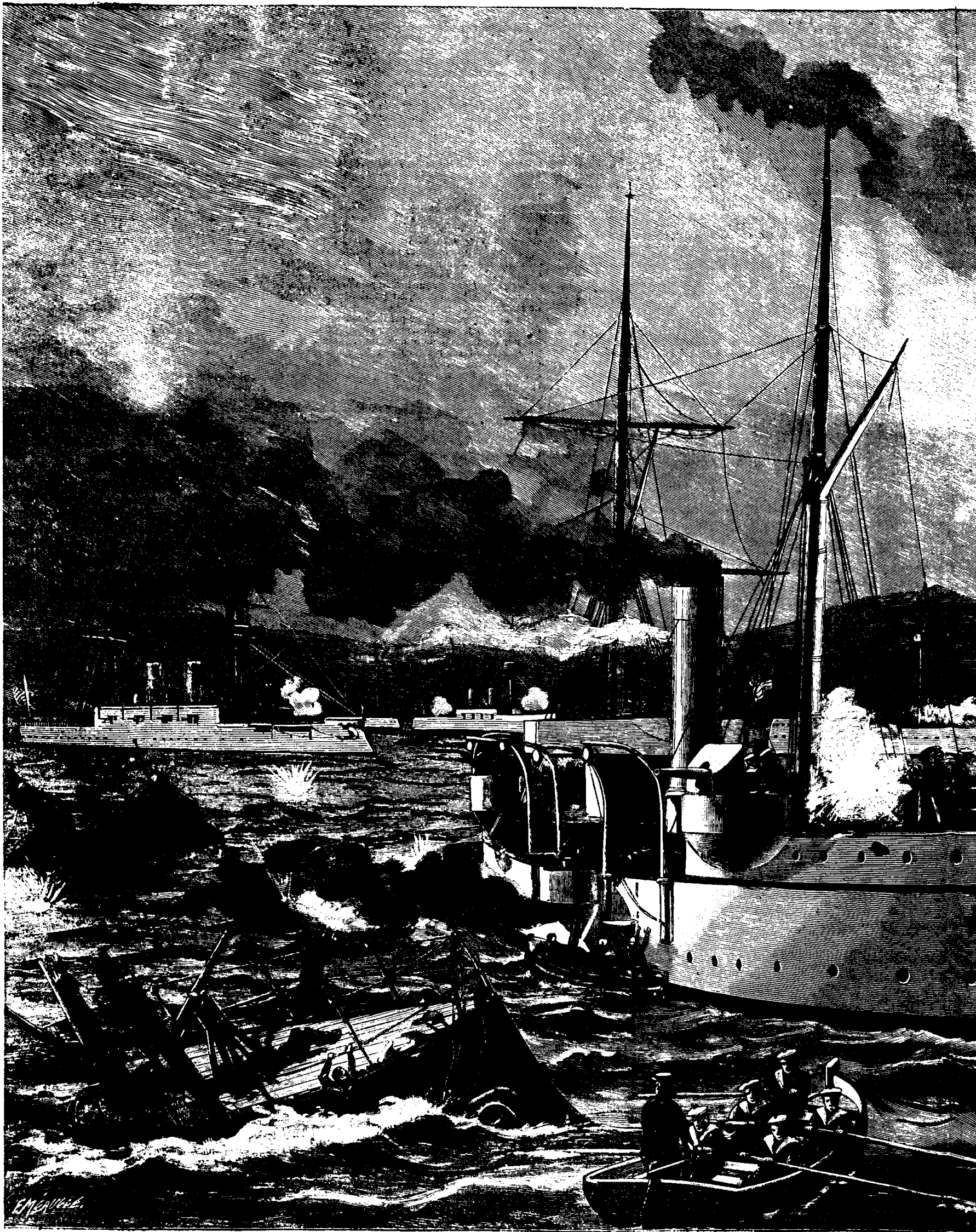
—Faut-il que la souffrance vous démoralise un homme, dit le grenadier quand il a fini en rendant la tasse. Est-ce que j'aurais dû accepter ? J'en suis tout honteux !"
—XX.

Un peuple qui n'a plus de forêts est un peuple à moitié fini.

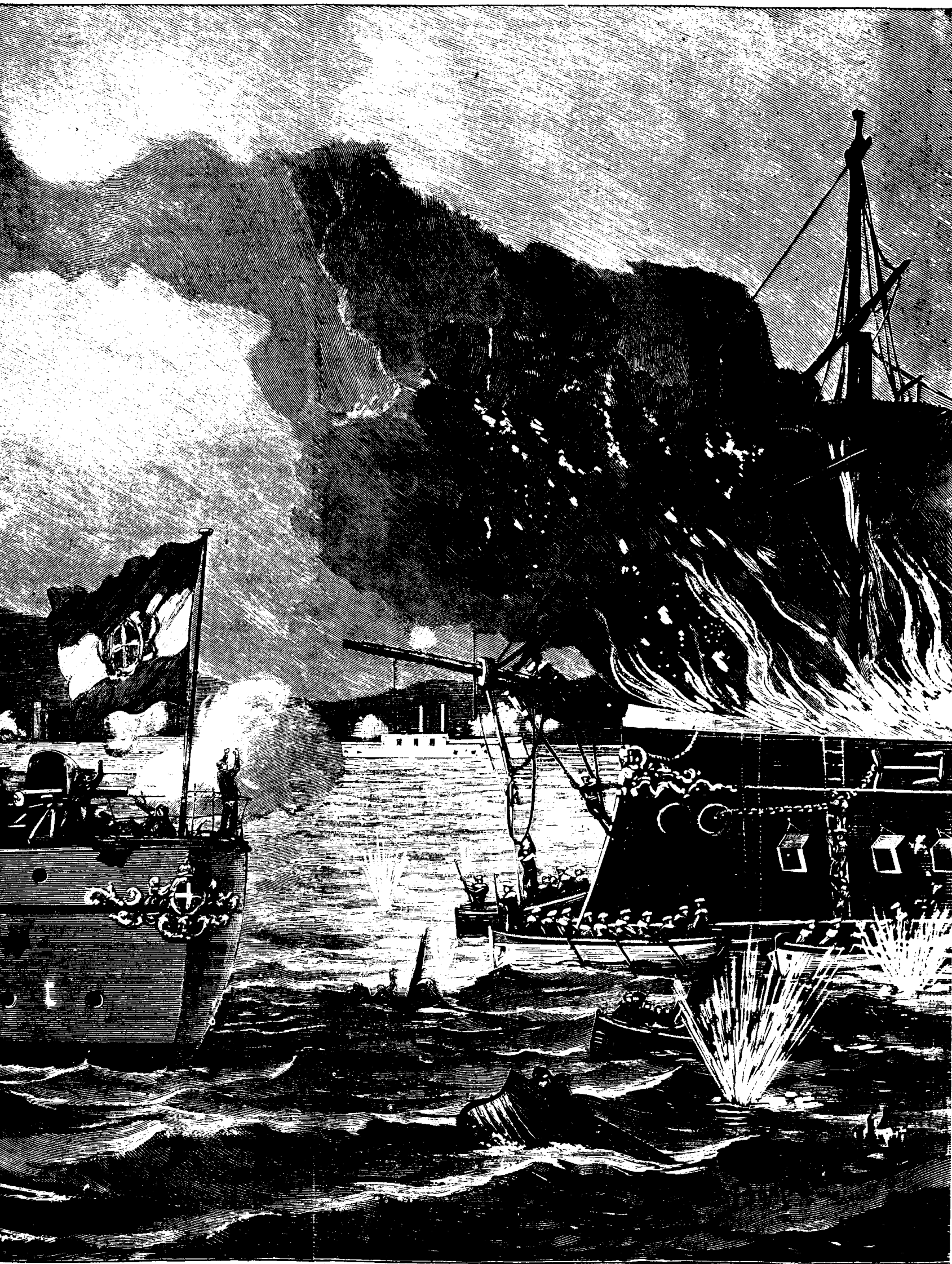
A. THEURIET.



VUE GENERALE DE LA HAVANE



LA GUERRE HISPANO-AMERICAINE. - I



LA BATAILLE NAVALE DE MANILLE

VOIX DE L'ÂME

*L'avez-vous entendue
Cette voix éperdue,
Qui clame au fond du cœur ?
" Viens ! oh ! viens donc, dit-elle,
Vois-tu cette étincelle,
Là-bas ? C'est le bonheur ! "*

*Et l'âme confiante,
Part, naïve et tremblante,
Vers ce point lumineux :
Le bonheur ! Il faut vite
Courir à la poursuite
D'un bien si précieux.*

*Mais bien longue est la route !
La pauvre âme, qui doute,
S'arrête à chaque pas.
Et pourtant sa prière,
Cherche encor l'étincelle
Qui luisait tout là-bas...*

*La voix se fait plus triste...
En vain, l'âme persiste
Et veut marcher encor...
L'étincelle railleuse
Brille mystérieuse
Tout au fond du ciel d'or !*

Louiseville, 1898.

MOQUITA.

SAUVETAGE

C'était jour de fête chez M. le Comte de Valmore.

A l'occasion du vingt-et-unième anniversaire de naissance de son fils Gaston, le comte avait convié ses nombreux amis à une partie de chasse qui, au retour, devait être suivie d'un bal somptueux dans les vastes salons du vieux château. Tout ce que les environs comptaient de noblesse s'était rendu avec empressement à la prière du comte : à bon droit, les Valmore passaient pour les plus brillants seigneurs de l'époque.

Déjà les coursiers piaffaient d'impatience sous les arbres séculaires qui entouraient le manoir ; les cavaliers, à la vue des grâces touchantes des dames de la cour, rivalisaient de galanterie. Lorsque le vicomte prit place dans les rangs, et que le comte eut donné le signal du départ, l'entrain était général ; bientôt après, en un temps de galop, l'élégante cavalcade atteignit les premières limites de la forêt.

On était au commencement de septembre, et la chaleur du jour rendait bienfaisante l'entrée sous bois. Les forêts du comte de Valmore étaient fort giboyeuses : les coups de feu fréquemment répétés attestaient un massacre général de la part des convives, dont l'habileté au tir était incontestable. Les dames suivaient avec intérêt le mouvement de la chasse ; plusieurs d'entre elles tenaient en mains, comme autant de lauriers, des gerbes de gracieuses fleurs des bois destinées au mérite de celui qui allait en rapporter les honneurs.

Les probabilités du triomphe étaient pour le vicomte, lorsqu'un accident vint soudain jeter la terreur dans les rangs : le pur sang que notre héros montait s'était cabré avec une telle violence, que le jeune homme en fut pour ainsi dire désarçonné. Les rênes s'étant brisées, l'animal s'enleva en un galop furieux et s'engagea par un sentier à travers la forêt. Ce n'était que par un miracle d'équilibre que le vicomte se tenait en selle : il eût été inévitablement perdu, si un secours inespéré ne se fut présenté.

Une gracieuse silhouette se dessina tout à coup sur la route ; comptant sur son courage, sur sa force, extraordinaire à un âge aussi tendre et à ce sexe, elle résolut de conjurer le danger qui menaçait le vicomte : de pied ferme, elle attendit le passage du cheval à la tête duquel elle se précipita et, saisissant l'une des rênes brisées, elle parvint à l'arrêter.

Malgré la rapidité de l'action, le vicomte, prévoyant ce dénouement, s'était (avec une double énergie) cramponné à l'encolure de l'animal : le contre-coup ne fit pour ainsi dire que le déposer aux pieds de son sauveur.

C'était apparemment une jeune fille des champs. Sa

beauté semblait une image de celle de la nature au milieu de laquelle elle grandissait ; des yeux brillants de candeur éclairaient une de ces physionomies sur lesquelles le regard se repose avec satisfaction. Son costume, quoique médiocre, mettait en relief une taille des plus élégantes.

Le vicomte, peu accessible à la peur, ne pouvait revenir de la surprise que lui avait causée l'héroïque intervention de cette fée des bois. Aussi ce fut avec une vive émotion qu'il lui pressa la main, tout en cherchant à lui exprimer sa reconnaissance.

En ce moment, le comte et ses amis, qui s'étaient éperdument lancés sur les traces du vicomte, arrivaient et mettaient pied à terre. La jeune fille dégageant doucement sa main de celle du vicomte, allait se retirer.

— Oh ! mademoiselle, dit-il, faites-moi la grâce de me laisser connaître et votre nom, et votre demeure. J'aurai besoin de vous revoir.

— Germaine, répondit la jeune fille ; au delà des landes qui bordent cette forêt, sous le toit d'une modeste chaumière, c'est là que j'habite.

Elle disparut rapidement dans la direction que, d'un geste adorable, elle venait d'indiquer.

Les dames parurent fortement intriguées de la scène dont elles venaient d'être les témoins. L'ayant deviné à leur attitude, le vicomte s'empressa de leur raconter les détails de son sauvetage ; il le fit avec une chaleur qui leur sembla doublement motivée.

Cependant la chasse prit fin et le retour au château s'opéra sans nouvel incident. Le bal eut un plein succès : une fois de plus, les Valmore soutinrent leur enviable réputation de généreuse hospitalité.

Il est bien vrai que le jeune vicomte parut passablement distrait à ses adorables valseuses : mais elles eussent cru s'abaisser à leurs propres yeux en supposant que sa pensée fût à la jeune fille entrevue au bois. Depuis longtemps déjà les dernières notes de l'orchestre s'étaient perdues sous les voûtes du château : jonchant les moelleux tapis, exhalant leurs derniers parfums, les fleurs fanées, tombées du corsage des danseuses étaient les seuls vestiges de la superbe soirée. Des bruissements dans le feuillage, une ride sur les flots endormis, un air plus embaumé, annonçaient le réveil de la nature : le vicomte de Valmore était pourtant encore accoudé à la fenêtre de sa chambre, absorbé dans des pensées qui visiblement le préoccupaient.

— L'aimerais-je déjà ? se disait-il... mais non... et cependant... mais je lui ai mal exprimé ma reconnaissance... il me faut la revoir !

Jetant un dernier regard à l'aube naissant, il disparut dans les profondeurs des corridors.

* * *

Huit jours se sont écoulés depuis les faits que nous venons de rapporter. C'était l'heure où les fauvettes regagnent leurs nids, où les champs se désertent, où le parfum s'endort dans le calice des fleurs. Les derniers rayons du soleil, filtrant à travers les trouées de la forêt, illuminaient la mâle et belle figure d'un jeune cavalier chevauchant sur un coursier au jarret d'acier.

Tournant à gauche, notre voyageur se trouva bientôt en dehors du bois, sur le versant d'une colline où apparurent à ses regards, comme semés dans la verdure, les toits de chaume d'un hameau.

— Allons ! se dit-il, ou je me trompe fort, ou dans quelques instants je serai au terme de ma course.

Sur ce, rendant la bride à sa monture, il s'élança à fond de train sur la route sablonneuse. Après quelques minutes de course folle, il s'arrêta tout à coup au détour d'un bosquet touffu : un tableau admirable venait de frapper son regard ; au seuil d'une chaumière, assise dans un rustique fauteuil, une quasi centenaire était tout entière sous le charme de la voix douce et caressante d'une jeune fille de rare beauté, se tenant à ses côtés. Son opulente chevelure couvrant ses épaules, l'éclatante blancheur de sa longue robe flottante, rappelaient à l'esprit les nymphes du brillant cortège de Calypso.

Attirée par le bruit de la fougueuse monture du cavalier, la jeune fille tourna ses regards vers la route.

— Germaine ! s'écria le jeune homme.

— Monsieur le vicomte ! (car c'était lui) murmura la jeune fille, subitement prise d'émotion.

Quoi qu'il en soit des différences de conditions de la vie, l'âme se porte souvent vers des êtres qui ne connaissent guère le secret des ambitions : le vicomte de Valmore était capable de faire naître de doux sentiments dans tous les cœurs, car, outre sa naissance, il possédait tout ce qui convient à une âme d'élite.

Ayant attaché sa monture à un arbre, le vicomte se dirigea vers la chaumière ; se découvrant respectueusement d'un geste de suprême distinction, il sollicita de ces dames la permission de leur offrir ses hommages.

— Monsieur le vicomte, répondit la jeune fille, tant au nom de mon aïeule, à qui sa cécité ne permet pas d'apercevoir vos traits, tant en son nom, dis-je, qu'au mien, soyez le bienvenu en ces lieux, encore tout remplis du souvenir de votre digne et regrettée mère, qui nous a tour à tour prodigué sa bienveillance et ses consolations. Elle était au chevet de mon père lorsqu'il mourut d'une blessure reçue au champ de bataille. Elle a également fermé les yeux à mon infortunée mère, qui ne put survivre à la cruelle séparation de son époux. Ainsi, Monsieur le vicomte, sans en rappeler les terrifiantes circonstances, si j'ai pu vous être utile une fois dans ma vie, j'en remercie la Providence : et si, toutefois, nous demeurons en compte, c'est moi qui suis encore votre obligée.

Emu jusqu'au fond de l'âme, le vicomte éprouvait une admiration grandissante en écoutant le langage énergique, si simple, mais d'une si grande pureté de diction de cette jeune fille de braves. Il répondit en termes où brillèrent ses grandes qualités du cœur et de l'esprit.

Germaine, avec la plus grande aisance, l'invita à s'asseoir sur l'antique banc de pierre, et la conversation devint plus intime, presque joyeuse.

Lorsque Gaston de Valmore, après avoir sollicité et obtenu la permission de revenir, prit congé de Germaine, il se demanda si la reconnaissance, en son âme, n'allait pas se changer en un autre sentiment ?

Quant à Germaine, elle se réfugia sur le sein de l'aïeule, qui ne vit pas ses larmes, mais qui, aux battements précipités du cœur de l'enfant, comprit qu'elle était sous le coup d'une grande émotion.

Mais l'heure des confidences n'était pas encore sonnée : d'ailleurs, la jeune fille voulait repousser un sentiment qui eût pu se changer en une cruelle déception.

Cependant, le vicomte devenait de plus en plus assidu au hameau, et chacune de ses visites le rendait plus épris de la gracieuse Germaine qui, de son côté, ne songeait plus à se défendre.

En fils prudent et soumis, Gaston s'était ouvert à son père de ses sentiments et de ses projets à l'égard de cette brave et charmante jeune fille qui lui avait sauvé la vie dans la forêt. Le comte accorda pleine et entière liberté à son fils, le sachant judicieux en tous points et incapable de donner son nom à une personne indigne de le porter.

Il en fut bien autrement dans les cercles intimes, où la nouvelle du prochain mariage du vicomte ne tarda pas à se répandre : ce fut une avalanche d'invectives, on cria à la démence, à la mésalliance, etc. Les mères surtout furent prises de crises de désespoir. Les jeunes personnes, incrédules d'abord, durent bientôt se rendre à l'évidence et tentèrent un dernier assaut au cœur du vicomte, mais ce fut en vain qu'elles mirent en ébullition leurs têtes ensoleillées de diamants et de pierreries ; ce fut en vain qu'elles tinrent de longues conférences sur la naissance, sur les titres, sur la fortune. Le vicomte les écoutait avec attention, sans doute ; mais aussi avec une pitié toute narquoise, les priant de vouloir bien admettre qu'en dehors de ce qu'elles se plaisaient à énumérer, il se trouve une aristocratie qu'on ne saurait détrôner : celle de l'intelligence et du cœur !

Deux mois plus tard, Germaine devenait vicomtesse de Valmore. Jamais châtelaine ne jouit d'une plus grande popularité, les vieux serviteurs, les fermiers, tous en général, se plaisaient à comparer sa bonté, sa beauté et ses grâces, à celles de feu leur regrettée maîtresse, la comtesse de Valmore.

WILFRID LOCAT.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le cent soixante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MAI, aura lieu samedi, 4 JUIN, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

THÉÂTRES

PARC SOHMER

Comme toujours, et quel que soit le temps, le joli Parc Sohmer attire la foule de ceux qui veulent jouir des avantages de la campagne sans sortir de la ville : repos, plaisir. En lui-même, le parc est très attrayant ; promenade fort agréable, il réunit l'utile au plaisant. Des espaces couverts permettent d'y séjourner même lorsqu'il pleut—ce qu'on ne peut trouver à la campagne—. Et toujours, il y a des représentations diverses, constituant un attrait en plus, un attrait réellement invincible.

THÉÂTRE FRANÇAIS

La courte saison de variétés qui commence cette semaine au Théâtre Français, obtiendra certainement autant de succès qu'en ont obtenu les représentations données à cet établissement depuis qu'il est sous la direction de M. Phillips. Il n'y a aucun doute que la troupe d'artistes qui a interprété un si grand nombre de drames, cette saison, est fort appréciée par les habitués de la maison, qui sont heureux lorsque commence la saison 1898-99, mais c'est aussi un fait que des variétés seront également bien accueillies.

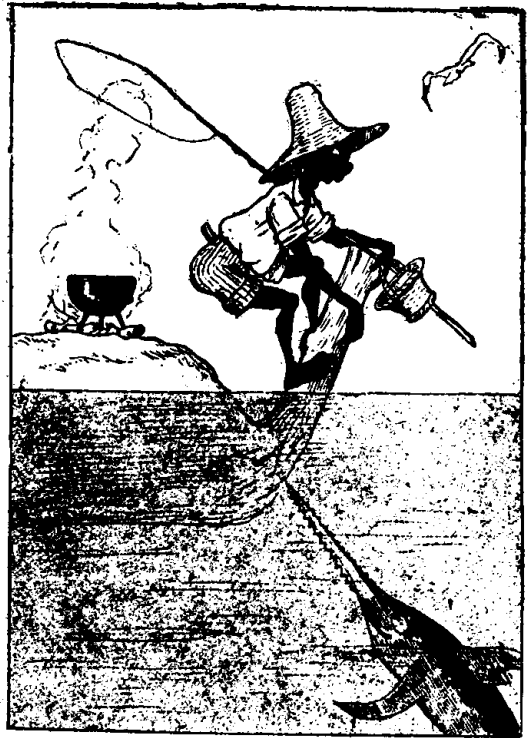
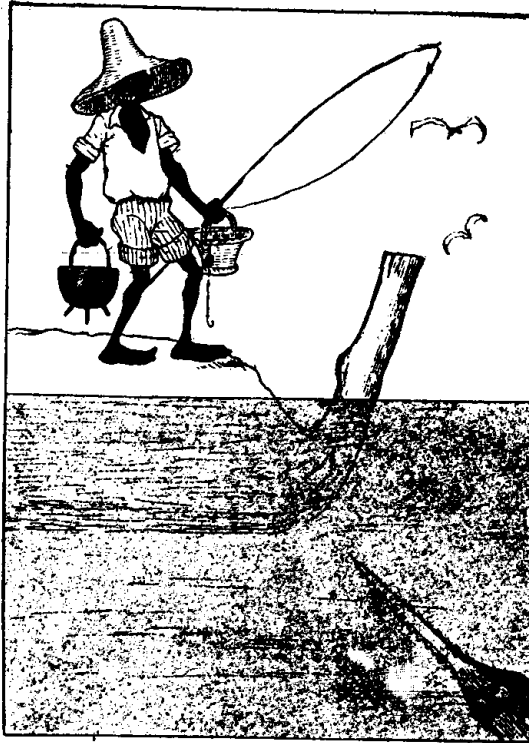
Le programme de cette semaine est certainement bon. En tête est Bert Cooté et sa femme, Julie Kingsley, qui présenteront la saynète "Supper for Two." Il y a ensuite Daly et Devere dans une brillante travestie intitulée : "Bright's Word Gees." Eddie O'Dell est l'un des tramps acrobates les plus amusants, et la petite May Keith a été considérée comme une merveille depuis qu'elle a fait son début sur la scène. J.-Alton Harris, proclamé par les médecins, comme l'homme le mieux conformé au monde, fera son début comme professionnel. On dit qu'il soulèvera deux ponies et sept hommes en même temps. John Shepley est un musicien très capable, et il paraîtra pour la première fois à Montréal. May Biffin, qui était dernièrement avec la troupe de "A Stranger in New-York," devra chanter. Ce programme sera certainement l'un des plus forts que l'on ait vus à Montréal.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.—J. Robitaille, 345, rue Saint-Laurent ; Mlle Anna Laforge, 73, rue du Champ-de-Mars ; Mlle O. Veilleux, 18½, rue Ste-Elisabeth ; Joseph Binette, 179, rue Saint-Martin ; Etienne Payment, 8, rue DeSalaberry ; J.-C. Gaudry, 21A, rue Victoria ; Louis Fourreau, 73, rue St-Louis.
- St-Henri de Montréal.—F.-X. Sicard.
- Montmaigny.—A.-J.-C. Beaubien.
- Laprairie.—L. Piché.
- Sherbrooke.—Dr J.-F. Rioux.
- Grand'Mère.—Mme C.-G. Couillard.
- Saint-Lin des Laurentides.—Mlle Ph. Legault.
- Ottawa.—Mlle Adèle Lemieux, 171, rue Saint-André.
- Hull.—Zénaïde Duchemin, 25, rue Albion.
- Richmond.—Mlle Eugénie Hudon.
- Vaudreuil.—Théophile Larivée.
- Malone, N.-Y.—Rév. M. Léon Cochard.
- Augusta, Maine.—F.-X. Normand.

LA BOUILLABAISSE MANQUÉE



ORIGINE DU THÉ

Voici une légende chinoise, bonne à conter au thé de cinq heures, à condition qu'on la cite comme par hasard, et sans avoir l'air de préméditer des effets d'érudition :

" Il y avait une fois un très pieux ermite qui passait la plus grande partie de son temps en veilles et en prières. Mais, en dépit de ses efforts il lui arrivait quelquefois d'être vaincu par le sommeil et ses yeux se fermaient au beau milieu de ses dévotions. Cela le chagrinait beaucoup. Un jour, dans un accès de dépit contre la faiblesse de sa nature, qui ne se prêtait pas à son gré aux exigences de sa piété, il se coupa les paupières — coupables de s'être closes avant la fin de ses oraisons — et il les jeta dédaigneusement à terre. Le Dieu qu'il priait fut ému de son zèle et, pour l'en récompenser, il fit aussitôt sortir un arbuste de l'endroit même où les paupières de l'ermite étaient tombées. Cet arbuste, inconnu jusqu'alors, était le théier. Et c'est pour cela, ajoute la légende, que les feuilles du théier, sont fines comme des paupières, frangées comme des cils et qu'elles possèdent le pouvoir d'éloigner le sommeil. "

Qui donc aurait jamais pensé qu'une tasse de thé n'était qu'une décoction de paupières d'ermite !

JEUX ET AMUSEMENTS

QUESTION

Quelle est l'origine des mouchoirs brodés ?

ÉNIGME

Je ne suis ni chair ni os,
Et je suis de chair et d'os.
Chair et os me portent,
Et je porte chair et os.

MOT CARRÉ

Mon premier est une prière,
Mon second rampe sur la terre,
Mon tout, le fait est avéré,
A bien des siècles de durée.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 734

Mathématique.—On aura le point O en décrivant sur les côtés AB, AC, BC, des segments capables de 1/2 d'angle droit.

Charade.—Vin-aigrette.

Rébus.—Manger son blé en vert est grande extravagance. Explication mot à mot : Manger—son—blé en verre—E grand—Dextre—A—vague—anse.

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

En ce qui touchait Eusèbe, était-il possible que cet homme eût tant de mauvaises cartes dans son jeu ?

C'était la première fois que Rose voyait réunis autant de funèbres présages.

Elle en frissonnait encore.

Elle avait dû se tromper ; l'oracle choquait toute vraisemblance.

Ce garçon-là avait une bonne figure nature ; il était incapable de dissimuler, sa laideur physique ne préjugait pas la noirceur de son âme.

Il rendrait Zéphyrine très heureuse.

Rose Fouilloux était folle lorsqu'elle s'imaginait qu'Eusèbe Rouillard si gai ; si exubérant, était susceptible de nourrir de criminels projets.

Et pourtant, elle avait vu la prison ; elle avait vu la mort violente !

Quoi qu'elle tentât pour se rassurer, l'implacabilité du destin ne lui permettait pas de se faire illusion.

Tout cela était vrai ! Elle ne voulut plus douter ; son ardente foi de devineresse ne le lui permettait pas. Si elle ne lisait pas dans le livre de l'avenir, elle ne continuerait pas à donner de consultations. Sa probité commerciale, à défaut de ses sentiments intérieurs, lui interdirait de continuer un métier qu'elle aurait désappris.

— Voyons ! Rose, s'écria La Limace, vous voilà encore plongée dans vos idées noires.

Elle voulut se donner une contenance et elle vida machinalement son verre.

Zéphyrine reprit avec sa belle outrecuidance de drôlesse qui ne doute de rien :

— En te voyant opérer, ça m'est revenu.

— Quoi ?

— Eh bien ! le truc !

Rose eut l'air fâché que l'on persistât à traiter aussi légèrement des choses sérieuses.

— Tu t'imagines cela, dit-elle en haussant les épaules.

— Oh ! mon Dieu ! riposta Zéphyrine, ce n'est pas si malin que tu le crois, après tout.

— Quand on le sait.

— Veux-tu parier, poursuivit la somnambule, qui se piquait au jeu, que, cette fois, je réussis ?

La Limace avait rempli les verres.

Rose Fouilloux but encore. Elle ne voulait pas rester sous le coup des préoccupations qui l'avaient trop absorbée.

Les paroles de sa sœur lui suggérèrent une idée, qu'elle repoussa mentalement tout d'abord, mais qui s'implanta finalement dans sa cervelle déjà vacillante.

Elle ne se ferait pas les cartes, mais Zéphyrine pouvait les lui faire ; Rose n'aurait qu'à rectifier les maladroites de la cadette.

— Vous avez une santé, Zéphyrine ! prononça La Limace. . . . Voilà maintenant que vous voulez en remonter à votre sœur.

— C'est pas vrai ! répliqua la somnambule, dans son ignorance du langage vraiment parlementaire ; Rose connaît comme pas une son affaire ; mais je dis qu'elle m'a remise sur la voie.

Zéphyrine reprit les cartes.

— Puisque c'est comme ça, reprit Rose très animée et avec une sorte de défi, nous allons voir. . . . Tu vas me dire ce qui m'arrivea.

— Allons-y.

Zéphyrine se montra assez maladroite dans les détails préliminaires ; Rose rectifiait ; tant bien que mal le jeu fut étalé.

Zéphyrine reprit son sourire de buse et allait recommencer ses premières divagations, quand, brusquement, sa sœur se leva frémissante ; Rose Fouilloux avait vu dans un paquet : la dame de carreau, le roi de pique, l'as de cœur et le sept de pique ; cela lui annonçait

que, dans sa maison, une femme et un homme perfides se concertaient pour la tromper.

Un autre paquet avait annoncé à Rose qu'un décès était imminent chez elle.

Elle brouilla les cartes avec violence.

— Décidément, tu n'y entends rien, cria-t-elle, exaspérée. . . . En voilà assez.

Zéphyrine fut si vexée qu'elle eut une injure aux lèvres.

La Limace craignit une altercation. Il intervint :

— Il est tard ; il faut que chacun aille faire dodo.

— Je ne vous renvoie pas, dit Rose d'un ton signifiant qu'elle était loin de les retenir.

Il y eut un froid.

Le couple partit. Rose Fouilloux resta seule.

L'ivresse suspendit son œuvre ; la tireuse de cartes se sentit le cerveau très dégagé ; éperdue, elle aurait pourtant voulu que sa raison l'eût abandonnée.

— Qui donc va mourir ici ? se demanda-t-elle d'une voix de cauchemar. . . Est-ce Claudinet ? Est-ce moi ?

* * *

Zéphyrine et La Limace rentrèrent chez eux en donnant les signes d'une effroyable mauvaise humeur.

Chacun accusait l'autre d'avoir provoqué l'irascibilité de Rose.

Au fond, ils se demandaient, très inquiets, ce qui avait pu se passer dans l'esprit de la tireuse de cartes pour qu'elle eût fait preuve d'une telle brusquerie.

— Tu sais ! dit Zéphyrine, il n'aurait pas fallu qu'elle continue.

— Qu'est-ce que tu aurais fait ?

— Quoi ! . . . On ne sait pas. . . . M'est avis que ton plan est mauvais.

— Ça ne va pas assez vite, reconnut Eusèbe.

— C'est bon ! . . . On va voir.

— Après tout, dit Zéphyrine, il y aurait un moyen de s'arranger, sans qu'il y ait trop de vilain.

— Je ne pense pas, fit La Limace d'un ton sinistre.

— Nous n'avons qu'à lui choper son magot.

— Vraiment !

— Après, elle fera sa crevaision quand elle voudra. . . . Nous nous en battons l'œil.

La Limace répliqua :

— Tu n'oublies qu'une chose, c'est que nous ignorons toujours où elle care son pognon. . . . si elle en a.

Zéphyrine voulut s'égarer dans le vaste champ des hypothèses ; Eusèbe lui imposa silence avec son peu de galanterie traditionnel, lorsqu'il était tourmenté.

Il s'écria :

— Contente-toi de savoir que, d'une façon ou de l'autre, je veux en finir.

— Avec elle et avec le même ?

— Avec les deux.

C'était facile à dire ; La Limace, tout effronté coquin qu'il fût, reculait devant l'assassinat.

C'est pour cela qu'il déplorait plus que jamais la disparition des amis qu'il aurait guidés et qui auraient fait la grosse besogne sans qu'il fût obligé de manier lui-même le couteau.

Il l'aiguiserait, il l'affûterait, surtout en sa qualité de rémouleur ; mais ce serait un de ses complices qui planterait ce couteau dans le cœur de la victime.

Zéphyrine voulut revenir à la charge ; elle fut repoussée encore plus rudement que la première fois.

— Si tu m'embêtes trop, vociféra La Limace, je vais te tanner le cuir.

La somnambule grogra à son tour et montra les plus belliqueuses dispositions.

Une bataille en règle allait s'engager quand Eusèbe Rouillard, qui levait déjà les mains, se ravisant, haussait les épaules, et sortait brusquement.

— C'est curieux ! pensa-t-il, je me faisais une joie de revoir Paris et voilà déjà que je m'y ennuie. . . . Faut pourtant se décider à se remettre au turbin. . . . Quand nos quatre sous seront bus, et Zéphyrine se charge de sa part, nous retomberons dans la dèche ; ça m'altère d'avance et ça me dégoûte de la société.

Pour ne pas rester sous cette impression de noire misanthropie, La Limace entra dans un assommoir et s'y fit servir un verre d'eau-de-vie de marc ; il ruminait ses projets sans trouver d'idée bien pratique.

Il reprit sa promenade et rentra dans Paris par la porte de Champerret, maugréant toujours.

En flânant, il arriva boulevard des Batignolles, où il vit un groupe de badauds rassemblés autour d'un baladin.

—Qu'est-ce qu'il peut vendre, celui-là ? se demanda Eusèbe. En voilà un tas de poires !... Espèce de fainéants, va ! Ça ne ferait-il pas mieux de travailler !

Malgré cette apostrophe, d'autant plus méprisante que La Limace était vraiment le gaillard laborieux qu'il conseillait d'être aux autres, il ne dédaigna pas de grossir d'une unité le nombre des curieux.

Eusèbe avait besoin de distraction : son pauvre cœur meurtri ne cherchait qu'à oublier.

A ce moment, il y avait un entr'acte, que l'orchestre, synthétisé par un orgue de Barbarie, égayait aux sons du *Petit Bleu* et de la *Valse des Chopines*.

La Limace, qui n'était guère mélomane, fut pourtant touché du choix de ces morceaux bachiques.

Il se sentit moins triste. Il retrouvait l'exercice de ses précieuses facultés ; il le constata avec satisfactions, en voyant que par la force de l'instinct, ses mains se rapprochaient des poches des spectateurs.

Il se morigéna assez sévèrement.

—De quoi ? Tu n'y penses pas ?... Ces lascars-là n'ont presque rien dans leurs profondes... Tu ne voudrais pas te faire poisser pour la peau ?... Ça serait un jour de paye encore, ça pourrait passer !... Tu ne vas pas te mettre à barboter le pauvre peuple, maintenant ?... C'est bon pour les tourtes qui ne savent pas trouver de l'ouvrage chouette... Je n'en suis pas encore arrivé à faire les bladins.

Et pour réprimer ses vellétés de vol à la tire, il poussa un peu les gens du dernier rang et parvint à se placer au premier.

Il poussa une exclamation joyeuse.

—Mulot ! fit-il à mi-voix, reconnaissant l'opérateur.

—Tenez, mesdames et messieurs, s'écria l'artiste en plein vent, la représentation va continuer par un exercice que je suis seul à exécuter sur la place de Paris... Mais l'aimable société qui m'entoure comprendra quelle doit m'encourager. Allons, messieurs, allons mesdames, la main à la poche.

LIII

MULOT

Mulot ! C'était bien lui ! Quelle chance pour La Limace de retrouver ce camarade au moment où il s'y attendait le moins.

La Limace rabassa la visière de sa casquette sur ses yeux, pour ne pas que le copain le reconnût trop vite.

Mulot était hercule forain ; il avait fait partie des plus brillantes troupes de lutteurs ; mais c'était un indiscipliné, un révolté ; il n'avait jamais pu supporter un patron ; pour Mulot, la vraie suprématie consistait dans la solidité des biceps ; or, il n'avait trouvé chez aucun de ses impresarios cette supériorité.

C'était un gaillard d'une carrure invraisemblable. Il mesurait 1 mètre, 99 ; un de ses secrets désespoirs était de ne pas être arrivé à deux mètres.

A ce sujet, il accusait la nature de s'être montrée marâtre, tant il est vrai que personne n'est heureux de son sort.

Rond comme un muid, il portait comme allègrement son ventre ; l'obésité ne viendrait que plus tard.

Mulot avait trente-quatre ans.

La tête, chose rare chez un alceide forain, n'était pas par trop repoussante.

La face manquait de la bestialité traditionnelle.

C'est que Mulot ne justifiait nullement le dicton, quelquefois injuste et qui se compose de trois adjectifs : grand, fort et bête. Grand et fort, il l'était ; bête il avait oublié de l'être.

Aussi, en dehors de son esprit d'insubordination vis-à-vis des directeurs, la promiscuité avec les grossiers athlètes l'avait dégoûté du travail en commun, d'autant plus que Mulot était la paresse incarnée.

Ce colosse, qui aurait exécuté la besogne de trois ouvriers s'il avait utilisé sa force, n'avait jamais voulu apprendre un métier régulier.

Une fois par semaine, grâce à une tolérance administrative, il errait sur les boulevards extérieurs ; cela lui suffisait. Il logeait dans un garni où le patron lui faisait un crédit illimité.

Ce n'était pas que le commerçant fût terrorisé par l'hercule ; Mulot payait son gîte et sa nourriture, à des intervalles plus ou moins réguliers, mais qui prouvaient que tous les petits talents du colosse n'étaient pas exhibés sur la voie publique.

Superbe dans ses effets de torse, les bras croisés, mettant bien en évidence les manchettes de cuir et faisant saillir ses muscles en boule, il avait l'attitude d'un géant qui ne regarde ses contemporains qu'avec une très vague commisération, tel Gulliver chez Lilliput.

Le maillot était d'une blancheur douteuse ; la rhingrave de velours étoilé d'argent avec une frange d'or avait perdu de son éclat.

Les guêtres en imitation de peau de tigre avaient un aspect lamentable.

Il était visible que Mulot, en admettant qu'il pratiquât la natation, ne sortait pas de prendre un bain dans le Pactole.

Sur un tapis, outrageusement repris, des poids en pyramide, un boulet et un entonnoir prouvaient que l'artiste faisait tout ce qui concernait son éclat.

Ces accessoires avaient servi ; Mulot après avoir porté un nombre incommensurable de kilogrammes à bras tendu ou avec les dents, venait de jongler avec les haltères.

Le musicien, un malheureux être barbu et chevelu comme un modèle qui a manqué sa vocation, avait, en soufflant bien fort, réussi à lancer la boule dans l'entonnoir que l'hercule brandissait.

Ce n'était pas tout, Mulot allait terminer par l'exercice du pavé.

Il était là, ce bon cube de grès, n'ayant l'air de rien tout d'abord ; c'était pourtant lui qui était indispensable à l'apothéose finale.

Mulot continua son boniment, d'une voix aigrelette, qui jurait étonnamment avec la structure phénoménale de son propriétaire :

—Vous voyez bien ce pavé ? Eh bien ! je vais le casser en deux, d'un seul coup... à moins que quelqu'un de l'honorable société ne veuille mettre sa tête à la place...

—Allume ta pipe ! dit La Limace pour faire rire ses voisins.

Mulot jeta un coup d'œil du côté de l'interrupteur ; il ne le reconnut pas dans le tas.

D'un geste circulaire, l'hercule fit reculer les gamins qui menaçaient à tout instant de détruire la symétrie du cercle.

Les moutards, les cheveux ébouriffés, le nez au vent, obéissaient respectueusement, ce qui ne les empêchait pas, une minute plus tard, de reconquérir les positions perdues.

—Eh bien ! mesdames et messieurs, poursuivit Mulot, pour voir un exercice comme jamais vous n'en avez vu, que seul peut se permettre un artiste tel que moi, je vais faire simplement appel à votre bonne volonté... Je ne vous demanderai pas les sommes fabuleuses qu'on exige avant de vous laisser pénétrer dans les théâtres ou dans les cirques pour vous montrer des choses que tout un chacun peut arriver à faire au bout de quelques leçons... Avec moi, il n'y a pas de bat-tage, il n'y a pas de truquage, il n'y a pas d'escamotage... Tout un chacun pourra se rendre compte que je suis sincère et véridique... D'un seul coup de poing, je vais fendre ce pavé en deux... à seule fin de vous démontrer que rien n'est impossible à l'homme...

—Ce qu'il ne peut pas faire, il le laisse, repartit encore La Limace, de façon à être seulement entendu de ses voisins, qui se mirent de nouveau à rire en sourdine.

Mulot, qui n'avait pas lieu d'être satisfait de la recette réalisée jusque-là, fronça les sourcils.

Il s'entait l'assistance toute prête à blaguer et il s'irrita, ne devant pas encore ce qui refrénait l'admiration naïve qu'il excitait généralement chez ses spectateurs ordinaires.

Il ne put dissimuler une grimace et voulut brusquer l'appel de fonds.

—Je vous prie donc, mesdames et messieurs, de m'encourager. Moi même, je vais me montrer très raisonnable... Pour vous montrer ce travail unique au monde... je vous demande la misérable somme de vingt sous... C'est pour rien !

Quelques badauds quittèrent le cercle, pressentant que la réalisation de ce franc durerait au moins quelques minutes. C'était le déchet prévu ; chaque fois qu'un appel à la poche était fait, des gens s'en allaient, un peu honteux de ne rien donner, mais d'autres arrivaient pour les remplacer.

Un petit sou tomba, puis deux, puis trois.

—Il n'en manque plus que dix-sept, dit Mulot, de son ton le plus encourageant.

Et il fit signe au joueur d'orgue, qui recommença la valse.

L'assistance fredonna le refrain, qui était alors célèbre ; un décime tomba.

—Plus que quinze ! cria Mulot, pendant que le musicien, sans se soucier de la mesure, tournait sa manivelle à tour de bras ; mais il s'arrêta net, l'hercule lui avait fait un signe.

—Pour activer l'opération, reprit Mulot, vous me permettrez de faire le tour de la brillante assistance.

Il saisit sa sébille et la tendit ; il récolta trente centimes.

Quand il arriva devant La Limace, celui-ci gonfla ses joues, haussa une épaule et rendit ses jambes cagneuses pour ne pas être reconnu.

—Il manque encore douze sous, prétendit Mulot, qui trichait sans la moindre vergogne... Allons ! Il ne sera pas dit que, dans un quartier aussi favorable aux arts, on rechignera pour arriver à la pièce blanche.

—C'est trop ! fit La Limace d'une voix de ventriloque.

Mulot bondit.

—C'est trop ! répéta-t-il... Eh bien ! j'offre vingt francs à celui qui cassera le pavé à ma place.

—Ça y est ! répondit Eusèbe,

Et il s'avance tout bossu, tout bancal, tout tordu, surexcitant la curiosité narquoise de l'assistance et stupéfiant Mulot.

—Aboule le zig, dit-il à l'hercule.

—Comment ! balbutia Mulot, que la terreur commençait à envahir, tu veux le louis avant d'avoir réussi ?

—Je suis sûr de mon affaire.

La Limace saisit le pavé, le souleva et allait le projeter rudement sur le sol.

Mulot l'arrêta.

—Qu'est-ce tu fais là ?

—Eh bien ! je vais casser le pavé d'un seul coup. . . . C'est ce que tu as dit tout d'abord.

La galerie fut en liesse.

—Bravo, le tortillard ! Bravo, le bombé ! . . . Allume ! Allume !

Cela ne faisait pas l'affaire de l'irascible Mulot ; il allait empoigner rudement l'intrus, quand La Limace se redressant un peu et se tournant de trois quarts vers son ami, laissa tomber ce mot d'une éloquence toute particulière :

—Fourneau !

Alors seulement Mulot reconnut Eusèbe Rouillard et eut un grand geste d'ébahissement, pendant que ledit Eusèbe regagnait sa place et fournissait cette justification à la foule :

—J'ai voulu voir si son pavé n'était pas un pain d'épice, comme ceux du père Lapêche.

L'allégresse générale redoubla et les sous tombèrent bientôt avec un ensemble qui rassura les premiers souscripteurs. Mulot, tout joyeux, s'attendant à voir sa fortune prendre une face nouvelle, expédia son tour. La main enveloppée d'un mouchoir, il frappa à faux sur le grès qui se fendit en deux.

Pendant qu'on applaudissait, l'hercule ayant terminé sa grande représentation, enfila un misérable veston et coiffa une casquette graisseuse qu'il s'enfonça jusqu'aux oreilles.

Le musicien ramassait le matériel, qu'il était chargé de transporter en lieu sûr, son cachet l'obligeant à cette dernière corvée, qui le faisait suer à grosses gouttes.

—Ah ! mon vieux poteau ! s'écria Mulot en pressant joyusement les mains d'Eusèbe Rouillard.

—Comme on se retrouve, hein ! fit non moins joyusement La Limace.

—Quelle veine !

—Je me disais bien aussi que je finirais par remettre la patte sur un aminche.

—Et un vrai !

Ils furent bientôt installés à une table de marchand de vin, dans un cabinet.

Le garçon demanda ce qu'il fallait servir à ces messieurs.

—Un demi-setier d'eau-de-vie, commanda La Limace, après nous verrons.

Mulot fit mine de compter sa recette ; d'un geste noble, Eusèbe l'arrêta.

—C'est moi qui casque, dit-il.

—Non, protesta l'hercule ; tu es sur le trimard et moi je viens de turbiner. . . . Il y aura de quoi déjeuner.

Eusèbe frappa sur son gousset, qui rendit un son argentin, et reparti de son ton le plus gouaillieur :

—Je ne me nourris pas avec des pavés, moi ! J'ai l'estomac plus délicat.

Mulot, un peu humilié, répliqua :

—Que veux-tu, on ne se met pas toujours ce que l'on voudrait sous la dent.

Il eut un regard un peu mélancolique et désabusé.

—Non, mais vrai, ce que je me gondolais, reprit La Limace, en t'entendant faire ton boniment aux pantons. . . .

—Il y avait de quoi, soupira l'hercule.

—Je me disais : Voilà un garçon à la hauteur, qui a tout ce qu'il faut pour être rupin. . . . A quoi s'amuse-t-il ? Je vous le demande.

—Faut bien boulotter.

—Tu es donc fauché ?

—Ne m'en parle pas ! Depuis six mois je suis sur le tas.

—Il est temps que j'arrive pour te ramasser.

—Ma foi, prononça Mulot, j'étais en train de me demander si je ne ferais pas mieux de m'attacher mon moellon au cou et de piquer une tête dans la fance.

—Ton moellon. . . . Ah malheur ! ce n'est pas comme ça qu'il faut être moelleux. . . . C'est en reprenant les flambeaux qui nous ont toujours réussi, chaque fois que nous avons fadé.

Cette évocation des jours fortunés, jointe aux premiers effets de l'alcool, alluma une étincelle dans les yeux chagrins de l'hercule.

—Tu sors du plan ? demanda-t-il.

—Pas le moins du monde. . . . Tu ne m'as donc pas regardé ? Est-ce que j'ai la frime d'un mec qui radine de Poissy ?

—Le fait est que tu es reluisant.

—J'ai été faire un tour en province avec Fifi.

—Zéphyrine ! s'écria Mulot avec expansion, elle est toujours avec toi ?

—Eh bien ! mon vieux, je crois qu'elle chercherait longtemps pour me remplacer avantageusement. . . . On n'est pas joli, joli, mais on n'est pas une tourte. . . . On ne fait pas les poids.

—Tu as raison de me chiner. . . . Seulement, tu ne m'aurais pas rencontré si j'étais resté dans ma turne.

—Ça, c'est vrai !

—Il ne tient qu'à toi de me remettre dans le droit chemin.

—Je ne demande pas mieux, répondit La Limace de son air bon enfant, cependant faudrait savoir si tu es toujours d'attaque.

Mulot montra ses bras robustes.

—C'est déjà quelque chose, je n'en disconviens pas, fit Eusèbe ; mais il faut que tu m'expliques pourquoi je te trouve dans une débîne aussi noire.

—Voilà : tu as disparu subitement, je me suis trouvé tout désorienté. . . . J'ai essayé un coup avec Polyte de la Glacière, Julot de la Villette et Bastien de Montparnasse. . . .

—Les quatre mousquetaires, quoi ! goguenarda La Limace.

—Tu me croiras si tu veux, mon vieux, il n'y a pas eu moyen de marcher quinze jours. . . . Il a fallu que je tape dessus pour avoir ma part. . . . J'ai cassé une quille à Polyte et un bras à Julot. . . .

—Et Bastien ?

—J'y ai bouffé le nez.

—Encore une drôle de nourriture !

—Après, j'ai voulu en donner une secousse avec le Rouquin de la Gaité ; il s'est fait paumer par la rousse du premier coup. . . . Et puis j'ai eu affaire à un tas de gourdes. . . . Tu comprends si je te regrettais, toi qui n'entreprends jamais rien à la flan. . . . Si bien que de fil en aiguille, j'ai été forcé de demander un congé pour travailler, comme tu m'as vu tout à l'heure. . . . Voilà pourquoi tu as trouvé mézîg dans la purée.

—Ah ! ma pauvre vieille ! fit La Limace, j'en ai la larme à l'œil. . . . Seulement, en fait de purée, nous allons nous en appuyer une, avant de casser la croûte.

—T'es donc vraiment au sac ?

—Probable ! répondit Eusèbe avec des effets d'homme arrivé en face d'un pauvre diable resté en route.

Il frappa sur la table et commanda deux absinthes.

—Pas trop, fit l'hercule on retenant la main du garçon qui s'apprêtait à verser.

La Limace eut un petit geste d'ébahissement ; la sobriété relative de son compagnon le surprenait, mais il pensa tout de suite à en tirer un résultat pratique :

—Mets-moi dans mon verre ce que tu aurais mis dans celui du camarade, dit-il.

Puis, s'adressant à Mulot :

—Alors, quoi ? tu n'as pas même le courage de te rincer la dalle ?

—Je ne suis plus porté là-dessus.

—Vrai ! tu m'épates. . . . Allons, voyons ! secoue-toi un peu. . . . ne reste pas affalé !

—Ne m'esbrouffe pas, supplia l'alcide. . . . Parle-moi en camarade.

—C'est que j'en reviens pas ! Un gars solide comme toi ! . . . Tu n'as donc plus de sang ?

—Si, mon vieux, seulement il était temps que je te retrouve.

—Non, mais, je ne peux pas encore m'y faire. . . . un lascar comme ça ! . . . Moi je suis petit, mais au moins, j'ai du nerf.

L'œil de l'hercule s'alluma de nouveau.

—Ne crois pas que je bouderais devant la besogne, tu sais.

—On verra ça ! Bien sûr que si tu devais rester toujours aussi estomaqué, je ne voudrais plus rien savoir de ce qui te concerne. . . .

Ça me contrarierait, parce que je n'ai jamais eu d'aminche plus solide au poste. . . . dans le temps.

—On s'y remettra.

—Faut l'espérer, Mulot. . . .

La Limace le regarda et se mit à rire.

—Ça commence à aller mieux. . . . T'as déjà l'air moins suffoqué.

—Ce n'est pas tout ça, reprit l'hercule, est-ce que tu m'embauches ?

—Je vas en parler à Fifi.

—Où perches-tu ?

—Chez Courgibet, à Levallois. . . . Tu viendras demain m'y voir.

Mulot se frota la tête avec un certain embarras.

—C'est que, dit-il, j'ai une ardoise chez lui.

—Tiens ! il ne m'en a parlé. . . . Il a peut-être oublié.

Le colosse parut se rassurer un peu.

—Tu crois ?

—En tout cas, tu n'as pas besoin de t'épater. . . . Je lui dirai un mot. . . . C'est rigolo ! il m'avait affirmé que je ne retrouverais plus personne à Paris. . . . Je te répète qu'il t'avait oublié.

A suivre

GRAVURE-DEVINETTE



— Les hommes : Un homme à l'eau !
 — Le chasseur : Ne craignez rien pour lui, il n'y a aucun danger qu'il se noie !
 — Les hommes : Voyez-vous sa tête, pour être si calme ?

NOTES AGRICOLES

De bonnes routes sont essentielles au bon fonctionnement d'une beurrerie ou d'une fromagerie l'hiver. Avant de fonder une association coopérative laitière, tenez compte des routes dont vous vous servirez.

Il est prouvé que la chaux et la cendre de bois ont l'inconvénient de rendre les patates galeuses ; si l'on emploie ces engrais pour les patates, il faut les répandre un an d'avance sur le terrain. L'on recommande fréquemment l'emploi de la cendre pour les patates, mais il est certain que tout en fournissant à la patate la potasse dont elle a besoin, elle occasionne en même temps la gale chez cette dernière par la chaux qu'elle renferme aussi.

Une terre ne peut produire des rendements élevés, en n'importe qu'elle densité, que si elle ne contient à la fois, en quantité suffisante et sous une forme assimilable, tous les éléments nécessaires à la récolte que l'on a en vue. L'emploi d'une matière fertilisante, de l'acide phosphorique, par exemple, n'est rémunérateur qu'à la condition que le végétal trouve dans le sol un approvisionnement en azote, chaux, potasse, etc., en proportion correspondant à la quantité de chacun des éléments qu'il devra assimiler, pour utiliser au maximum l'acide phosphorique ajouté au sol : la même règle s'applique à tous les principes fertilisants.

Voici un remède excellent contre la météorisation ou gonflement, si fréquemment constaté lorsque l'on remet les animaux au vert, le printemps. On verse un demi-verre d'huile dans une bouteille de lait pour faire le mélange de deux substances aussi bien que possible, on fait boire le tout à l'animal enflé. Une demi-heure après il est guéri. Le remède, dit le "Syndicat agricole du Maine" n'a jamais manqué de réussir. On peut l'employer aussi avec succès dans les simples embarras d'estomac bien connus vulgairement sous le nom d'"engorgements". Il arrive en effet souvent que les animaux se trouvent gênés après le repas. Usez du remède et vous les guérez. On peut employer n'importe quelle huile, même l'huile minérale, mais on recommande d'employer par préférence au moins l'huile de lin. Le lait peut même être du lait écrémé, pourvu qu'il soit doux, paraît-il.

CONSEILS PRATIQUES

Manière de faire glacer le champagne— On casse en morceaux gros comme des noisettes de la glace et on en entoure la bouteille en l'enveloppant d'un morceau de flanelle.

Beauté des dents et des gencives.— Contre la sensibilité des dents et des gencives, un remède simple, agréable, actif, consiste dans la mastication de fragments d'écorce de cannelle de bonne qualité.

Taches de boue sur les vêtements en caoutchouc.— La formule pour enlever les taches blanches de boue sur les vêtements de caoutchouc ou caoutchoutés, consiste tout simplement à les laver avec de l'eau vinaigrée. Au point de vue chimique, cela s'explique par ce fait que la boue citadine est généralement fort alcaline ; le vinaigre neutralise l'alcali et le résultat est obtenu.

Nettoyage des chapeaux de paille.— On prend du soufre en poudre, sur lequel on exprime le jus d'un ou plusieurs citrons : on trempe une brosse dans ce mélange, et l'on frotte vigoureusement le chapeau en opérant au grand soleil. Dès que le chapeau est sec, on recommence à le frotter, mais en employant cette fois du soufre en poudre sans jus de citron.

On nettoie les verres de lampes en les frottant intérieurement et extérieurement avec un linge chargé d'un peu de blanc d'Espagne. Les glaces et les vitres se nettoient de la même façon, mais on mouille le blanc d'Espagne d'alcool.

CHOSSES ET AUTRES

— Celui qui se mêle de ses propres affaires a un emploi continu.

— On estime qu'il y a 1,100 trains de passagers qui arrivent à Chicago ou qui en partent chaque jour.

— En Hongrie, il y a des milliers de villages qui n'ont ni médecins ni apothicaires.

— En Chine, il y a une certaine fleur qui est rouge au soleil et blanche à la clarté de la lune.

— Le nouveau commandant des forces impériales au Canada, Lord Seymour, arrivera à Québec vers le 10 de juin.

— On mande de Yokohama, Chine, que deux cents bateaux de pêcheurs ont été engloutis dans une tempête. Le nombre des victimes est de 1,400.

SUR L'OcéAN

Aussi bien que sur terre, le *Baume Rhumal* est un spécifique précieux contre les rhumes. Partout 25c.

— Manille est sans contredit le plus beau port commercial du monde. Sa circonférence est de 120 milles, et la profondeur de l'eau sur presque tout cet espace est de 300 pieds. Toutes les marines dans le monde pourraient y mouiller en même temps et y être à l'aise.

— On signale encore l'apparition de la peste chez les pèlerins en haillons qui se rendent annuellement à La Mecque, au tombeau de Mahomet. Cette terrible maladie tue les Arabes par milliers. Il y a 70 ans le fléau se répandit sur tout le nord de l'Afrique et gagna l'Espagne. Il y a un siècle la peste fit 800,000 victimes en Egypte.

LA LOI COMMUNE

Inconnus ceux qui ne s'enrichissent pas au moins deux fois par an. Heureusement le *Baume Rhumal* est là.

— La reine d'Italie a la réputation d'être la plus instruite de toutes les reines actuelles. A part sa langue maternelle, l'italien, elle parle et écrit couramment le français, l'anglais, l'allemand et l'espagnol, et trouve ses délices dans l'étude de la théologie, de la géologie et d'une foule d'autres sciences qui finissent en "gie."

L'ARMÉE PERMANENTE

Elle est innombrable, l'armée de ceux qui apprécient la valeur du *Baume Rhumal* contre la consommation.

Avez-vous lu déjà le *Passe-Temps*?— Jolie publication éditée à Montréal, c'est le plus ancien journal de musique de notre Canada-Français. Les parents, soucieux de procurer de saines distractions à leurs enfants, devraient s'abonner à cette publication donnant seize pages par mois des morceaux choisis de belle et bonne musique. L'abonnement n'en est que de \$1.50 par an ; éditeur, M. J.-E. Bélair, 58, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Sommaire de *La Revue des Revues* du 15 mai : Le roman social en France, par H. Bérenger ; Le journalisme jaune en Amérique (22 dessins), par V. Gribayedoff ; Le mouvement littéraire en Espagne, par la comtesse Emilia Pardo-Bazan ; La littérature grecque moderne, par C. Macris ; La fête des fous en France, par F. Lohée ; Les vieux bateaux, par Mme V. Demont-Breton ; Gunnel, la sybille (Karolinerna), par V. de Heidenstam ; La décuplette (Les bicyclettes au service de la télégraphie) (1 gravure), par L. Roux ; La chasse au crocodile dans l'Inde, par G. St-Aubin ; Quelques superstitions de notre fin de siècle, par le Dr L. Caze ; Caricatures politiques (11 gravures.)

LE SPORT

LA CROSSE.—LE NATIONAL VS CORNWALL

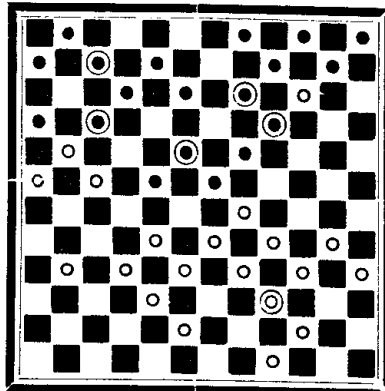
Le National prépare une belle excursion pour sa première partie de ligue, qui sera jouée à Cornwall. Les joueurs Canadiens-français se croient certains de la victoire, et ils voudraient que tous leurs amis les accompagnent. Le voyage offrira les plus grandes commodités sous tous rapports. Le train quittera la gare Bonaventure, à Montréal, samedi, le 4 juin, à 1.10 heure p.m., et arrivera à Cornwall juste à temps pour la partie.

Le retour se fera assez tôt pour arriver de bonne heure en ville. Le prix du passage n'est que de un dollar aller et retour. Il est impossible qu'avec de si grandes facilités, Le National ne réussisse pas à emmener avec lui un grand nombre de ses admirateurs.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 216

Composé par M. E. Bussièrès, Montréal
 Noirs—19 pièces



Blancs—20 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME No 215

Blancs		Noirs	
38	33	25	34
61	55	34	39
72	18 gagnent		

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs. Dans des milliers de cas, les effets de cette

médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

Prenez soin de vos Fourrures

... Veuillez me donner avis, et j'enverrai chercher vos fourrures. Tous les soins possibles leurs seront donnés durant l'été, à un prix très minime. Veuillez indiquer les réparations à y faire et l'emmagasinage de vos vêtements ne vous coûtera rien. ... Vous pouvez, sans crainte, ordonner les réparations à cette saison ; car nous avons déjà les modes pour l'automne prochain.—

Réparations exécutées à des Prix très Modérés.

ARMAND DOIN
 1584, Notre-Dame
 (En face du Palais de Justice)
 Montréal

La Banque Ville-Marie

Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3) pour les six mois courants égaux au taux de six pour cent par an, a été déclaré sur le capital payé de cette Institution, et qu'il sera payable au bureau-chof ou à ses succursales, le ou après mercredi, le premier juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai, ces deux jours inclusivement. L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau-chof de la banque, mardi le 21ème jour de juin prochain, à midi. Par ordre du bureau de direction.

W. WEIR, Président.

PLUS D'ASTHME
 Oppression, Catarrhe,
 PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
 et la **POUDRE CLÉRY**
 Ont obtenu les plus hautes récompenses
 Gros : D' CLÉRY à Marseille (France)
 Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
 Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
 ou Lait Candès
 Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâles, Rougeurs, Rides précoces, Acné, Boutons, Efflorescences, etc.—conserve la peau du visage claire et unie.—A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
 Il date de 1849
 CANDÈS, Paris

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
 en 24 heures
 sans COLIQUES ni NAUSÉES
 sans AUCUNE PURGATION
 ni avant
 ni après
 du
VERSOLITAIRE
 par les
CAPSULES L. KIRN
 à l'extrait éthéré de FOUGÈRE MÂLE Pure sans Calomel.
 M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.
 PARIS, Pharmacie HAVROU,
 54, Boulevard Edgar-Quinet
 et dans toutes les bonnes Pharmacies.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN
\$1.00 le flacon. Par la poste, cachetés, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

U. PERREULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Rozlags, Etc.
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

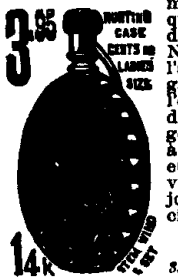
Un prix spécial aux Commerçants

L'APRÈS-MIDI
Photographies
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283. MONTREAL
- MARCHAND 843 P. O.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux: Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Debever est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grands pour dames ou messieurs. — Nous l'envoyons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$8.50; ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'envoyons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix et d. ssus.

Royal Manufacturing Co.
334 Dearborn St., Chicago

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance: **L. A. BERNARD**,
1882, [rue] Sainte-Catherine, Montréal



Fausses dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

5043



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA.

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (C.A.)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Voici les Chaleurs

Il faut changer vos vêtements épais. Se préparer à la campagne. Voyez nos **CHEMISES** de couleurs depuis 50 cents, ce sont des

NOUVEAUTÉS...

Nos **CORPS** et **CALEÇONS** en laine naturelle, depuis 75cts. Nos **CRAVATES** nouvelles. Les **CHAPEAUX DE PAILLE**. Il faut voir l'assortiment pour juger si c'est l'article du jour.....

N'oubliez pas que nous ne prétendons pas aux **JOBS**,

mais des nouveautés au prix des **Jobs**. Pas de marchandises communes. Vous n'en voulez à aucun prix. C'est la quantité que nous achetons qui fait nos bas prix.

GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 58, 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.
Bureaux: {Edifice New York Life, Montréal.
{et Atlantic Blvd., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.
Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les **Sportmen** y trouveront sport et confort complets.
Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,
Propriétaire.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie chaque Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen envoyé gratuitement. Vous recevrez qu'un est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE
de ROME a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPEÏT
FIEVRES — ÉPUÏSEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, réparatives, reconstituantes. 2 fr.
Phie MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

63,974

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT:

Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapl-an, Mgr Bruchési, Mgr Laffèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel,
Administrateur.